

« Le puits, tel un réservoir public, rassemble celles et ceux qui ne se fréquentent pas ordinairement et sont appelés à recevoir ensemble ce dont ils sont déjà porteurs » /page 8

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP

Association d'usagères-ers-x des Bains des Pâquis · www.aubp.ch

numéro 28 · hiver 2022-2023



Et puits alors...
/page 3



Genève sous l'eau
/pages 10-11



Mémoire
d'une goutte
/page 19



Descendre
pour mieux remonter
/pages 23-25

ÉDITO

Les puits sacrés

Depuis la nuit des temps, les êtres humains ont cherché à expliquer ce qui échappe à leur connaissance par des mythes et des mythologies. Entre les récits, les contes, l'art pariétal ou toute autre forme d'art, l'Homme a toujours eu ce désir de diviniser les quatre éléments connus. Le feu, la terre, l'air et bien évidemment l'eau.

Quel étonnement à voir jaillir une source, à découvrir un puits, à se retrouver au bout d'une terre dont l'horizon se noie dans l'océan, à regarder passer les nuages qui se jouent de notre imagination en écrivant dans le ciel des formes si mouvantes et éphémères mais si proches de celles que nous connaissons. Source de vie, l'eau se conjugue aussi à tous les temps de la magie et du mysticisme. C'est là sans doute la force de la nature, même quand l'homme cherche à la contraindre pour tisser de nouveaux paysages et réécrire de nouvelles relations.

Il y a donc du sacré dans l'eau. Son abondance nous la fait paraître parfois banale, alors qu'elle n'a cessé de raconter l'Histoire de l'humanité. Celle de ses mythes et de ses croyances, celle de ses allégories et de ses fables.

Certains puits ou certaines sources sont ainsi le réceptacle d'offrandes pour les dieux vivant dans l'inframonde. D'autres cachent des génies aquatiques, des ondines, des naïades ou des nymphes. Sans oublier les fontaines de jouvence et celles de sagesse.

Ces cavités qu'on imagine parfois sans fond sont aussi des lieux pour invoquer la disparition de tout qui nous gêne ou dont nous voulons nous débarrasser par facilité. Vieilles, cadavres, objets délictueux ou volés, vaisselle cassée. Certaines civilisations ont aussi fait des puits des objets de rites funéraires, bien qu'il n'y ait jamais eu d'eau dans ces ouvrages. Ces tombes verticales recevaient le corps de morts, le plus souvent enterrés avec de nombreux objets et de petits animaux.

À leur façon, outre de servir à baptiser certains d'entre nous, puits, sources, fonds baptismaux recèlent notre mémoire, nos rêves et nos cauchemars. Ainsi, quand demain vous irez tirer de l'eau des profondeurs de la terre, ne vous penchez pas trop en avant. Songez qu'au fond du puits des millénaires d'histoire vous contemplent qui ne demanderaient rien de mieux que vous vous y jetiez pour vous raconter leur histoire.

La rédaction

«Cavité circulaire, profonde et étroite, à parois maçonnées, pratiquée dans le sol pour atteindre une nappe d'eau souterraine.»

Définition du « puits » dans *Le Petit Robert*

Puits d'eau



Creusé et maçonné ou muni d'un cuvelage dans des terrains meubles (gravier/sable/limon)



ou foré dans des roches calcaires ou granitiques



Puits artésien

Trou en général circulaire et vertical permettant à l'eau souterraine sous pression d'atteindre la surface. À Satigny, les SIG ont foré en 2018 le sous-sol sur 750 mètres de profondeur jusqu'à atteindre une nappe d'eau artésienne.



Puits de pétrole

Comme pour l'eau mais pour le pétrole, même en Suisse!



Forage à Servion (VD), du 28 mai 1938 au 15 septembre 1939. Profondeur: 1432,95 mètres

Puits karstique

Conduit naturel plus ou moins vertical dans des montagnes calcaires (Salève, Jura etc.) dans lequel peut s'écouler de l'eau et où l'on peut à l'occasion rencontrer des spéléologues.



Photographie Ludovic Savoy, hydrogéologue

Puits de lumière

En architecture, gaine percée verticalement dans un bâtiment afin de donner de la lumière.



Puits de lumière du Panthéon, à Rome.

Puits sans fond

Situation qui est sans issue, sans limite, sans terme.

voir : lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/puits-sans-fond

Ou plus drôle :

« La métaphore de "la source et du puits sans fond" repose sur l'expression de la vie pulsionnelle et sur celle de l'excitation non liable. Le destin de la pulsion, outre la satisfaction et le modèle de la fixation-régression, est largement évoqué dans l'œuvre de Freud mais aussi dans son devenir inachevé, inhibé, refoulé et répété. Quel est le destin de l'excitation ? La voie de la décharge dans le comportement et dans le soma constitue des modalités habituelles et l'approche psychosomatique a beaucoup contribué à la conception économique. »

www.spp.asso.fr/textes/textes-et-conferences/introduction-psychanalyse/2004-2005-regression-et-dependance/la-source-et-le-puits-sans-fond/

Documentation rassemblée par Marc Hottinger

Page une: dessin de Cédric Marendaz

LA FILLE, LE JEUNE & LES CANARDS SONT OPTIMISTES





Et puits alors...

PHOTOGRAPHIES FAUSTO PLUCHINOTTA

On l'a découvert un peu par hasard, mais pas tant que ça non plus. Dans ce coin de jardin incitant à la rêverie, un recoin même, une échancrure dans le mur de la propriété, jusqu'alors bien rectiligne. Il était dissimulé derrière un vieux bassin en calcaire, contre lequel courait un tuyau tout rouillé qui s'enfonçait dans la terre.



MARC HOTTINGER

Une pioche à la main, il a suffi de fouiller le sol sous le buis pour conforter l'intuition. Recouverte d'un peu de terre, une dalle en béton archaïque l'avait préservé des regards pendant bien des années.

Alors que la rénovation d'une ancienne ferme attenante battait son plein, une pelle mécanique a délicatement retiré la lourde dalle circulaire, le divulguant enfin.

D'un bon diamètre et constitué de boulets de rivière non jointoyés, il était plein à ras bord, ou jusqu'au plafond c'est selon, d'objets pour le moins hétéroclites. On y trouva un sacré bazar là-dedans, le tout imprégné d'une fragrance de vieille cave terreuse et humide.

L'exhumation minutieuse du contenu s'étendit sur des semaines, nécessitant une échelle de plus en plus longue pour l'atteindre, et une bâche de plus en plus grande pour l'entreposer en surface.

Quelle excitation de découvrir des fioles de toutes formes, en verre coloré, avec leur joli bouchon conique, des boîtes de sardines et de corned-beef avec leur clé très pratique, des vases et tasses en porcelaine, une coupe en étain, une chaînette en argent, des douilles de fusil, des coquilles d'escargot, des semelles en caoutchouc, quelques morceaux de cuir, une bouteille de sirop des Vosges et une de mercurochrome encore pleine, un presse-purée, un tibia de vache, une lampe à gaz, un guidon et une selle de vélo, de multiples pelles à gâteau finement ciselées, et des fourchettes et des cuillères en veux-tu en voilà. Sans ou-

blier ce clystère en bakélite noire pour se purger le fondement propre en ordre. Et cette belle paire de petites lunettes rondes vintage, mais qui ne l'était pas avant.

Sacrée décharge, ou plutôt ruclon c'est un peu plus poétique, quoique. Un amoncellement d'objets du quotidien, sans aucune nocivité et en grande partie dégradables, même si ça prend un peu de temps. Aucun plastique, pas de piles ni d'électronique. Une époque qui paraît plus simple, qui peut inciter à une certaine nostalgie même sans l'avoir côtoyée.

Et puis, après avoir retiré tous les objets un à un, ce fut le tour d'innombrables boulets. Un à un également car l'effort est conséquent pour les remonter à la surface et l'échelle toujours plus longue à gravir.

Alors que je commençais à douter d'atteindre un jour le fond, l'eau apparut enfin

sous une ultime pierre retirée. Cette précieuse eau ! J'étais au fond du trou et tellement heureux ! Moment intense après cette lente progression parmi des objets quasi centenaires.

Ce beau puits retrouve alors sa vocation première, celle de donner accès à l'eau souterraine. Il fut probablement abandonné lorsque l'eau de ville, comme on l'appelait, arriva dans le village de Bernex. Cette eau potable sous pression qui aujourd'hui coule au robinet de la salle de bains. Et nous évite de devoir sortir en pyjama et tourner une manivelle pour faire descendre un seau puis le remonter, lorsqu'on a soif la nuit.

Et puits voilà, c'est fini.

Les puits sacrés de Moldavie

Les images de ces étonnants puits moldaves, représentatifs de la piété populaire, ont été capturées il y a près de dix ans par le photographe Guillaume Briquet.

PHOTOGRAPHIES GUILLAUME BRIQUET

Bel exemple de liminarité que d'adapter, au travers de réalisations chrétiennes, d'anciens rites païens liés à la nature. L'eau, source de vie, de prospérité, est au centre de la vie paysanne depuis la nuit des temps et les puits sont l'objet d'un véritable culte, qu'ils soient communaux ou privés. On dit d'ailleurs que les Moldaves les creusent et les bâtissent avant leur maison. Les puits publics sont transformés par les villageois en de véritables sanctuaires. Ces constructions en bois bleu qui protègent les installations des intempéries ou des animaux sont ainsi chapeautées de toits rappelant ceux des églises.

Ces représentations symboliques de lieux saints sont de petits chefs-d'œuvre de ferblanterie. Elles comprennent de nombreuses tours ajourées, surmontées de clochers et de croix, de frontons finement ciselés, selon l'inventivité de l'artisan et les moyens à disposition. Le plafond intérieur de certains édifices est orné de peintures religieuses bien entretenues. Et pour renforcer encore le caractère sacré de ces lieux, des croix plus ou moins monumentales sont érigées à leur côté.

Un prêtre venait régulièrement bénir les puits publics et assurer des célébrations. Lors des solstices ou des fêtes chrétiennes, les villageois se réunissaient autour de ces points d'eau pour chanter. Le covid a, semble-t-il, mis un frein à ces pratiques ancestrales. Restent ces étonnants sanctuaires, témoins de la foi qui habite toujours Moldaves et Gagaouzes.

La vie semble s'écouler au ralenti dans ces régions reculées hors de l'Europe économique, plus particulièrement en Gagaouzie, petite région autonome du sud de la Moldavie. Depuis deux ans, la question de l'eau est au centre de l'attention des services de la santé publique car, dans les campagnes, elle n'est ni potable, ni courante. Ce progrès entraînera probablement la disparition de ces surprenants monuments.

GB/FNy



Puits cathédrale dans le village de Riscani.



Jésus et la Samaritaine, scène biblique peinte sous le toit du puits, village de Riscani.



Puits en bois bleu au centre du village de Vasieni.



Puits cathédrale dans le village de Glodeni.

Origine des puits et fonds baptismaux à Genève

Il y a quelques décennies encore la nappe phréatique occupait le haut de la colline de la Vieille Ville de Genève. Les couches géologiques imperméables permettaient à l'eau d'atteindre une hauteur bien supérieure au niveau du lac et les habitants ont pu creuser plusieurs puits dès l'Antiquité à l'emplacement de la Maison Tavel, au Palais de Justice ou sous la cathédrale.

CHARLES BONNET*

Dans le site aménagé sous ce lieu de culte, on peut découvrir trois puits, dont l'un s'enfonce à plus de 10 mètres de profondeur. Il servait à alimenter le baptistère du groupe épiscopal avec ses deux cathédrales. Un système de tuyaux fait à l'aide de troncs de sapin évidés, maintenus par des joints en fer, reliait un bassin situé près du puits jusqu'à la cuve sacrée où le baptême se tenait sous un petit jet d'eau obtenu par une différence d'altitude, l'eau étant sous pression.

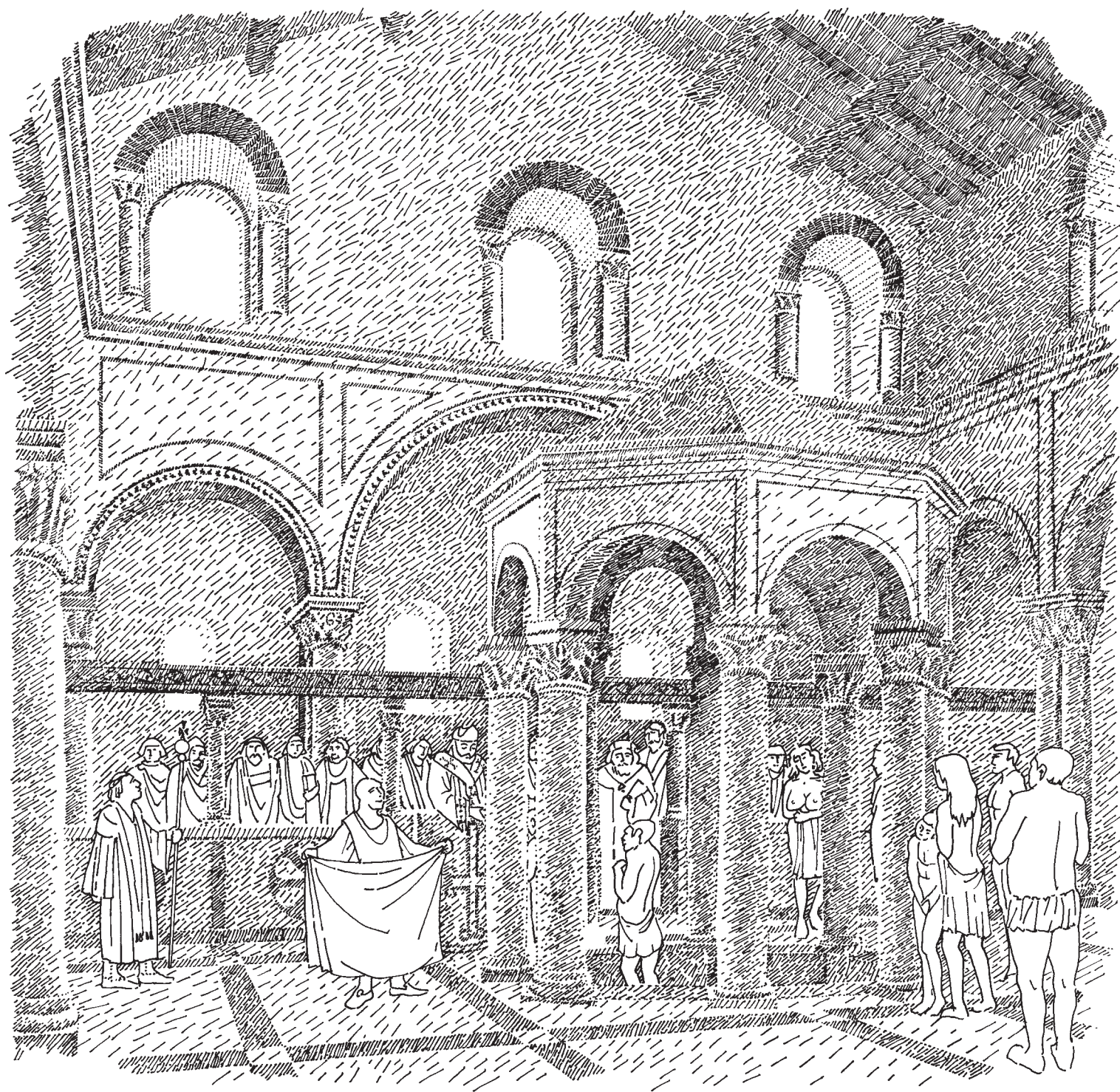
Sous l'épiscopat d'Isaac que l'on sait déjà âgé vers 400, le baptistère s'élève sur les fondations d'un temple romain. Son plan se compose d'un espace rectangulaire plus large que profond avec une grande abside du côté oriental où se trouvait la chaise de l'évêque. La cuve baptismale peu profonde est de forme carrée. Un dais en bois surmontait cet aménagement. C'est au V^e siècle que le baptistère est entièrement reconstruit, il est entouré d'annexes liturgiques qui donnent à la cérémonie une nouvelle importance. Le *salutatorium*, une salle au sud, dotée d'un chauffage par conduits d'air et décorée par un magnifique tapis de mosaïques, permettait à l'évêque de se préparer avec certains prêtres à un moment fort du statut des fidèles qui passaient alors de la mort à la vie de chrétien. La cuve baptismale était polygonale et garnie de dalles de marbre. Une couronne de colonnes la surmontait avec un baldaquin orné de reliefs en stuc.

Durant les débuts du VI^e siècle, les premiers chrétiens ont également à disposition une salle annexe avec un deuxième bassin entouré de bancs pour les baptisés et leurs parrains. On utilisait cette vasque pour les prêtres en présence de l'évêque qui lavaient les pieds des fidèles convertis à la nouvelle religion. Ces derniers après confirmation pouvaient entrer dans la cathédrale nord où ils étaient accueillis par l'assemblée. Deux siècles plus tard le rite du baptême par immersion est abandonné et les églises épiscopales doubles seront remplacées par une cathédrale unique. Les cuves baptismales sont alors constituées sous la forme de fonts baptismaux plus faciles d'emploi puisqu'il s'agit de petits bassins que l'on peut déplacer.

La cérémonie du baptême avec l'eau vive qui retombait en pluie sur les épaules du fidèle était privilégiée. Elle demandait une quantité d'eau considérable que le puits ancien permettait d'obtenir. L'accumulation d'eau en profondeur provenant des réserves du Jura ou du Salève a presque entièrement disparu de nos jours du haut de la colline après les nombreuses reconstructions de la ville. Les couches imperméables passent au-dessous du Petit-Lac pour remonter ensuite au niveau de la cathédrale. Cette situation hydraulique exceptionnelle a favorisé les installations retrouvées lors des fouilles systématiques aujourd'hui présentées dans le site archéologique de la Cour Saint-Pierre. Nous avons ainsi découvert les puits qui sont à l'origine de la première agglomération genevoise.



Plan général de la « ville » de l'évêque au VI^e siècle avec les puits et les cuves baptismales. Service cantonal d'archéologie, Genève



Reconstitution du baptistère du V^e siècle. Dessin Gérard Deuber

*Membre de l'Institut de France.



Cortège de noces sur la place du temple de Saint-Pierre, gravure de François Diodati, c. 1675.

Rêves d'eau sur la cour Saint-Pierre

Parmi les places les plus importantes de la ville de Genève, celle de la cathédrale Saint-Pierre doit être mentionnée en premier lieu, ne serait-ce que par le monument sacré qui domine entièrement la cité et qui renvoie immédiatement au christianisme du Moyen Âge. Toutes les gravures anciennes, depuis celle de Hans Rudolph Manuel Deutsch de 1548, et les photographies les plus récentes n'ont pas cassé l'image de la Vieille Ville. Bien plus, elle s'est accentuée avec la construction, à la fin du XIX^e siècle, d'une flèche spectaculaire, annoncée en première mondiale à l'Exposition universelle de Chicago en 1893. Une seule certitude : dans tout l'espace visible de la cour Saint-Pierre, il n'y a pas de point d'eau.

ARMAND BRULHART

Trois hommes ont joué un rôle considérable dans la connaissance que nous avons de la cour Saint-Pierre. Ils ont comme particularité d'avoir habité sur la place toute ou une partie de leur existence. La coïncidence est si rare qu'elle n'a jamais été remarquée. Il est vrai que la spécialisation historique ne favorise pas le dialogue entre les siècles.

Remontons plus de trois siècles et demi, plus exactement jusqu'en 1675. Cette année-là fut celle de la célébration des noces d'un couple important non identifié¹. Le dessinateur et graveur genevois François Diodati (1647-1690), fils d'un émigré italien, est connu pour plusieurs vues de Genève, dont celle du grand incendie du pont de l'Île en 1670. C'est à lui qu'on doit une vue quasi panoramique de la place du temple de Saint-Pierre, ainsi baptisée après la Réforme. Il est vrai qu'il habitait en face de l'entrée de Saint-Pierre !

Mieux que toutes les descriptions, cette vue excite d'autant plus l'imagination que tout, ou presque tout, a disparu, y compris les six arbres plantés en 1566 et dont le dernier fut arraché en 1943. Si l'on excepte la chapelle des Macchabées, restaurée mais toujours en place, le seul bâtiment encore existant paraît être l'actuel n° 5 – seul le peintre Edouard Elzinger semble avoir fait le rapprochement,



Plan Billon, planche 35-36 (détail), c. 1726.

avant que l'archéologue Louis Blondel ne le dénomme « bâtiment capitulaire ».

Le deuxième homme, plus connu, est Jean-Michel Billon (1707-1778), dont le père entrepreneur avait acheté la maison voisine du « bâtiment capitulaire ». Durant toute son enfance et son adolescence, il assista à la métamorphose de la cour Saint-Pierre et, principalement, à la démolition de l'ancien cloître et au chantier de la maison Mallet : formidable apprentissage d'architecture donné par Jean-François Blondel, présent à Genève en 1721. Sa rencontre avec Jacques-Barthélémy Micheli du Crest l'entraîna vers une activité scientifique proche de la cartographie de précision appliquée à la ville et dont le terme usuel correspond au cadastre.

Les planches cadastrales mesurées dès 1726 décrivent avec une précision étonnante « La Cour de St Pierre », le « Temple des Philosophes jadis la chapelle des Maccabé » [sic] et bien sûr le n° 5 actuel. On peut avoir l'assurance qu'aucune fontaine n'existait au-devant de la cathédrale, tant l'exactitude de Billon était proverbiale, pour ne pas dire cadastrale.

Le cadastre Billon est parfois mieux connu que l'architecte.

Il est question également de J.-M. Billon à propos de la place, lors du « concours » pour la nouvelle façade. On lui attribue un projet de reconstruction de la façade de Saint-Pierre qui conserve le souvenir gothique de son enfance et qui fut vraisemblablement présenté au Petit Conseil le 15 février 1751. En 1774, J.-M. Billon fit reconstruire la maison héritée de son père sur la cour Saint-Pierre, n° 7, devenu rue de l'Évêché n° 1. En 1970, cet édifice a été classé.

On doit au troisième homme, l'architecte et historien d'art Camille Martin (1877-1928), l'introduction de l'urbanisme à Genève et la première traduction libre de *L'art de bâtir les villes* de Camillo Sitte en 1902. La même année, il se révèle critique d'architecture dans le *Journal de Genève* à propos du concours d'embellissement de la ville de 1901. Il y défend longuement et magistralement la cour Saint-Pierre dont certains architectes voulaient, par une droite ligne, favoriser l'accès depuis la basse ville. Il écrit : « La cour de St-Pierre, ce

parvis si paisible et si bien enclos, gagnerait-elle vraiment à être étendue ? La majesté du fronton classique qui la domine serait-elle plus imposante si on pouvait le considérer de loin ? Il semble plutôt que les dimensions de la place aient été calculées exactement afin de former un tout harmonieux et bien proportionné. »

À relire la grande monographie, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, publiée en 1910, on admire la reconnaissance que manifeste Camille Martin au premier découvreur de Saint-Pierre, le tant décrié et « génial » Jean-Daniel Blavignac (1817-1876) qui, jour après jour, passait à la cour Saint-Pierre pour étudier tous les mystères de la cathédrale. Camille Martin devait se reconnaître un peu dans cette personnalité qui mériterait un chapitre spécial. Devenu rédacteur de *L'architecture suisse* (1912-1913), organe officiel de la Fédération des architectes suisses, Camille Martin s'installa à la cour Saint-Pierre n° 3, là où résonne encore la voix de Balzac, visiteur d'Augustin-Pyrame de Candolle.

À ma connaissance, le seul historien ayant osé dresser un portrait de l'ancienne place

Saint-Pierre avant la Réforme est, semble-t-il, Jean-Barthélémy-Gaïfre Galiffe (1818-1890). Il note, en 1869, dans un style préfigurant celui d'un certain Marcel Proust : « En général dans cette cour fermée de tous côtés & qui n'était accessible aux gens de cheval que par la porte de la rue de St-Pierre au-dessus du Perron [l'actuelle rue Otto Barblan], il régnait une atmosphère cléricale que ne déparaient pas même les étables où s'abritaient les mules des vénérables Pères, un parfum sacerdotal jusqu'aux petites échoppes où se vendait, comme aujourd'hui sur la place d'Einsiedeln, la bimbeloterie religieuse qui sert à fixer & à entretenir la dévotion des fidèles. » Une indication sèche et critique suit : « La location de ces bancs ou échoppes rapportait beaucoup au Chapitre ». L'auteur ne craint pas la répétition : « La place dite dès le XVII^e siècle "Cour de St-Pierre" était tout naturellement l'une des plus anciennes de la ville ; elle aurait aussi fait l'une des plus spacieuses, si elle n'avait été encombrée d'échoppes qui se louaient au profit du Chapitre et que le gouvernement réformé fit enlever en novembre 1536. »

Le même Galiffe, se fondant partiellement sur les recherches manuscrites de l'archiviste Théophile Heyer, principal chercheur sur les sources et fontaines au XIX^e siècle, signale un fait bien curieux : « En 1512, un Allemand, expert en "géographie", promettait des fontaines à la place de St-Pierre ou au Bourg-de-Four ; il paraît que l'entreprise réussit, puisqu'en 1517 les magistrats allaient visiter les sources des fontaines qui devaient couler aux deux places précitées ainsi que devant la Maison de Ville. »²

La fontaine de l'Hôtel de Ville existait encore en 1523 puisque son eau fut changée en vin lors de la fameuse réception de la duchesse de Savoie Béatrix de Portugal qui eut lieu le 4 août 1523³. À part une fontaine provisoire réclamée et obtenue pour le chantier de la cathédrale en 1752, un seul élément tout à fait singulier, mais négligé par les historiens, est survenu en 1844. En effet, il fut conçu un projet⁴ de deux fontaines devant appartenir « aux fontaines de premier ordre ou monumentales », soit « de 10 pouces pour la place Neuve et de 20 pouces pour la cour Saint-Pierre », hiérarchie oblige pour la fontaine religieuse et politique sur la fontaine culturelle. Laissons l'imagination se déployer à brides abattues pour rendre visible ce projet jamais réalisé !

Ces grandes initiatives, qui découlaient directement de la nouvelle machine hydraulique de l'ingénieur Cordier (1843), accouchèrent d'une souris. Le politique l'emporta car, pour protéger l'entrée de Saint-Pierre des manifestations houleuses, l'argent des fontaines fut employé pour la fabrication de grilles qui ne furent enlevées qu'en 1937⁵. Ainsi, la cour Saint-Pierre bénéficia, comme la place Neuve, d'une petite fontaine utilitaire qu'il faut chercher si l'on a soif.

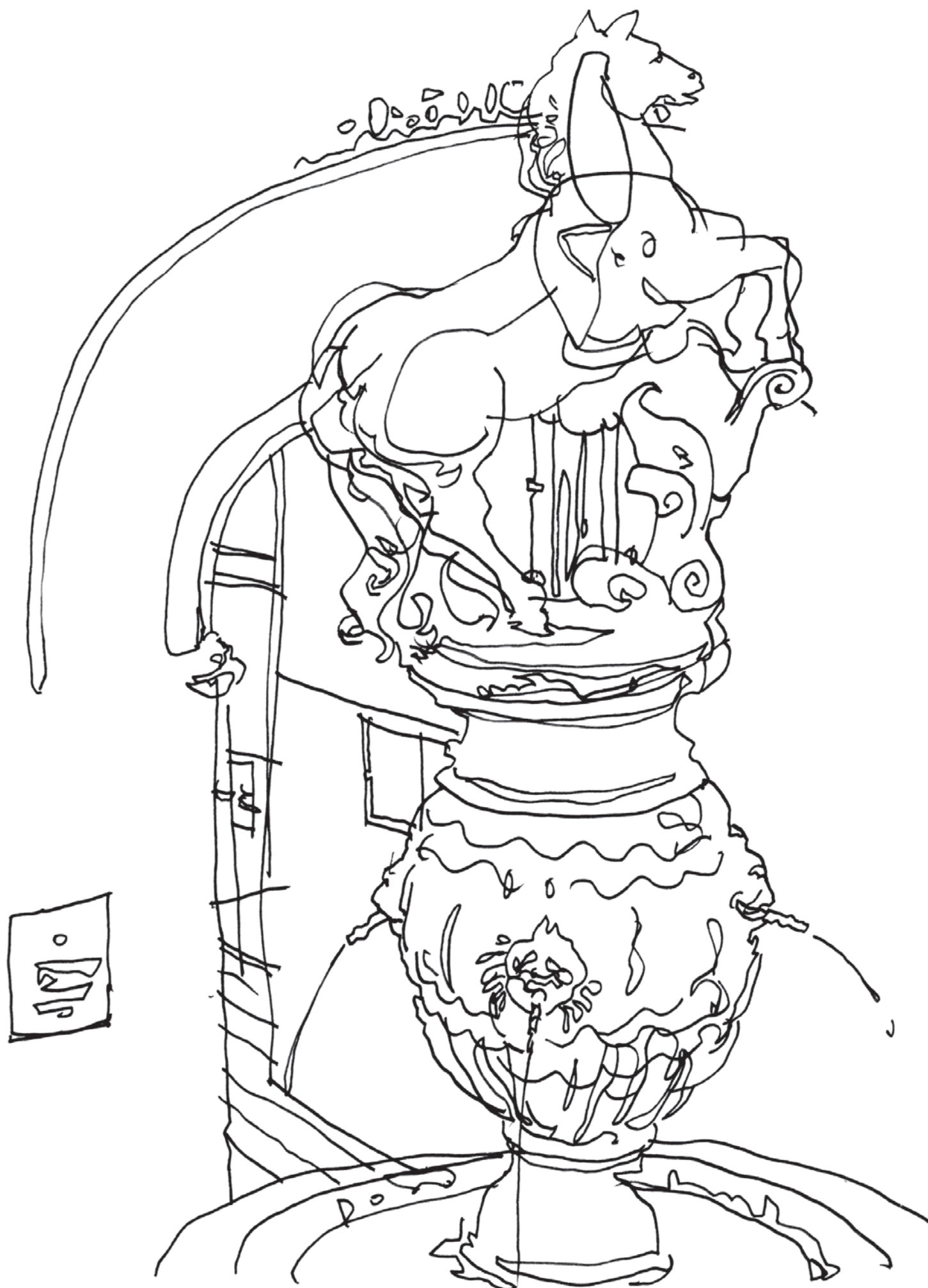
¹ Une seconde gravure, égarée, datée de 1675, décrite par Léonard Baulacre, le savant directeur de la Bibliothèque de Genève, concerne le cortège funéraire d'un prince de Hesse-Cassel, décédé à 16 ans, et destinée peut-être à illustrer l'opuscule de Gregorio Leti sur l'événement.

² Registres du Conseil, 26 octobre 1512 et 18 août 1517.

³ *Musées de Genève*, I, 291 : Mémoires et documents de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève.

⁴ Mémorial du Conseil municipal du 17 novembre 1844.

⁵ Elles furent bien utiles avant la construction du Bâtiment électoral.



Le pouvoir des puits aimants

Tout lecteur des aventures de *Tintin en Amérique* se souvient de ce jaillissement survenu opportunément alors que le reporter et son chien se trouvent bloqués dans une galerie souterraine après qu'ils ont chuté dans un canyon, se sont rattrapés à une branche d'arbre qui les a expédiés sur une petite plateforme naturelle de la montagne d'où ce sombre couloir salvateur est découvert. Ma première connaissance du mot « puits » provient de cette lecture d'un album destiné aux amateurs de 7 à 77 ans.

SERGE ARNAULD

Cette approche m'a valu de m'intéresser à l'eau telle qu'elle apparaît à l'origine et comme fins selon certaines traditions religieuses associées au monothéisme. J'avais eu l'occasion de signaler, dans mon article intitulé « Défense d'afficher » qu'avant le *fiat lux*, au premier jour de la création, « l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux ». L'eau paraît de ce fait préexister à la création et, dans le Coran, une sourate renouvelle cette affirmation : « Nous avons séparé les cieux et la terre formant une masse compacte et Nous avons créé, à partir de l'eau, toute chose vivante »¹. On lit en effet dans la Genèse qu'un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin « où Dieu mit l'homme qu'il avait formé » et de là, il se divisait en quatre bras : Pischon, Guihon, Hiddékel, Euphrate. Selon le Coran, « le jardin promis à ceux qui craignent Dieu » est nommé par les qualités des fleuves : « ... dont l'eau est incorruptible, ... de lait au goût inaltérable, ... de vin, délices pour ceux qui en boivent, ... de miel purifié. »²

Descriptions des débuts, promesses des aboutissements.

Ce sont là deux aspects que révèle le puits par des localisations diverses : le puits de Lachai-roï (puits du serment/Beersheba pour les Hébreux et puits des sept/brebis selon l'Islam) désigne le lieu où Agar enfanta Ismaël, fils d'Abraham, premier d'une descendance comme l'est son demi-frère Isaac, premier d'une autre postérité. Or, ce puits est situé sur le chemin de Schuwr, tandis que les musulmans vénèrent ce même puits, implanté tout près de la Kaaba, là où coule l'eau de Zamzam. Source partagée, source de désaccords.

Les Hébreux nomment le désert d'où jaillit cette source : Paran. Les musulmans l'appellent Faran. L'emplacement n'a qu'une importance relative par rapport à la parole divine. C'est en ce sens que j'ai eu recours à Tintin. Les invraisemblances liées à l'environnement et à la situation n'ont guère d'importance pour l'enfant qui lit la bande dessinée. Seul compte l'aptitude du jeune héros à parvenir à s'échapper, à être délivré, sauvé. Il est protégé par la bonne étoile de la plume d'Hergé.

L'eau : annonciatrice et libératrice.

C'est ainsi que l'origine et les confins de la vie sont soudés aux flux surgissants de l'eau, tant par l'intervention de l'ange de l'Éternel qui sauva Ismaël et Agar se tenant au bord d'une source dans le désert que par la résurrection des morts : « Lorsqu'ils (les vents) portent de lourds nuages, Nous les poussons vers une terre morte ; Nous en faisons tomber l'eau avec laquelle Nous faisons croître toutes sortes de fruits. Nous ferons ainsi surgir les morts »³. L'importance de l'eau qui sourd miraculeusement du sol est soulignée à la naissance de Jésus, un homme considéré par Muhammad comme un prophète : « L'enfant qui se trouvait à ses pieds l'appela (Marie, sa mère) : Ne t'attriste pas ! Ton Seigneur a fait jaillir un ruisseau à tes pieds »⁴.

La source de l'étonnement du lecteur réside dans cette absorption d'une « image primordiale de l'eau » bien plus puissante que le liquide lui-même, en tant que substance vitale offerte aux humains.

Au bord du puits, l'eau révèle le lien, la nature profonde des liens.

Dans la Genèse, c'est le serviteur d'Abraham, perçu comme un messenger de Dieu, qui « réussit son voyage » en ce sens qu'il accomplit la

volonté de son maître terrestre et la promesse du maître céleste en choisissant Rebecca pour femme d'Isaac, un couple qui se fait face au bord du puits. Le point central est que l'épouse à trouver puisse appartenir à la maison d'Abraham et que cette femme décide par elle-même de choisir ce lien⁵.

Ce premier exemple nous instruit sur la postérité d'une alliance à préserver et sur la volonté de l'Éternel qui instaure l'amour dans la proximité symbolique et concrète de la source.

Un second aspect de la rencontre auprès du puits est le sort réservé à Jacob qui devra suivre la règle en se soumettant à l'exigence de Laban lui offrant ses filles Léa et Rachel par la ruse d'un père et l'endurance d'un amoureux⁶.

Nous découvrons ici le rôle symbolique que joue le puits en vue de fonder une fidélité à un clan tout en convoquant le temps calculé du monde comme expérience inépuisable de l'amour terrestre : le futur beau-père éprouve ainsi son futur gendre.

Troisième cas : si l'on songe maintenant à Moïse qui chasse les bergers au bord du puits et protège les sept filles de Réuel, le sacrifica-

teur de Madian appelé à lui donner pour femme l'une d'elle, Sephora⁷, il est troublant de s'avouer que l'homme qui est inspiré par la justice, à cette occasion, est un meurtrier qui a caché sa victime sous le sable et qui fuit. Mais qui est cet homme ? Il est l'élu de Dieu qui donne le Décalogue au Sinai !

Cette pérégrination vers certains puits nommés dans la Genèse nous ramène vers l'un d'eux, celui de Jacob. C'est à cet endroit que Jésus rencontre la femme samaritaine⁸. Nous sommes surpris de constater que c'est Jésus qui demande à boire à celle-ci puisqu'il est dit que *les Juifs n'ont pas de relations avec les Samaritains*. Plus surpris encore lorsqu'il annonce lui-même qu'il est le messie quand la femme lui parle de son attente du Christ : *Je le suis, moi qui te parle*. La soif de la femme est d'une autre dimension et sa rencontre au puits caractérise son appétit spirituel en des termes liés à l'intimité accueillante : « Bois les eaux de ta citerne, les eaux qui sortent de ton puits »⁹.

Nous saisissons alors que le puits, tel un réservoir public, rassemble celles et ceux qui ne se fréquentent pas ordinairement et sont appelés à recevoir ensemble ce dont ils sont déjà porteurs¹⁰.



DESSIN GUY MÉRAT

¹ *Journal des Bains* n° 13 (été 2015), page 15.

² Sourate 21/30 Les prophètes.

³ Genèse 2/11-14. Sourate 47/15 Muhammad. Sourate 76/17 L'homme, où il est question de l'eau pure d'une source au jardin promis, « nommée là-bas : Salsabil ».

⁴ Sourate 7/57 Les murailles.

⁵ Sourate 19/24 Marie.

⁶ Genèse 24/39-40.

⁷ Genèse 29/9-30 (Laban dit : « ce n'est point la coutume dans ce lieu de donner la cadette avant l'aînée »). Jacob servit sept années son futur beau-père pour obtenir Rachel, l'aînée, qu'il aimait. Or, une fois ce temps accompli, Laban lui donna Léa avant Rachel et il fallut à Jacob servir une nouvelle fois sept années pour obtenir Rachel.

⁸ Exode 2/16-21.

⁹ Jean 4/4-26.

¹⁰ Proverbes de Salomon 5/15.

* Cet épisode me rappelle les injonctions caractérisant l'alliance dans le Premier Testament, selon la Genèse 17/12 : « À l'âge de huit jours, tout mâle parmi vous sera circoncis, selon vos générations, qu'il soit né dans la maison ou qu'il soit acquis à prix d'argent de tout fils d'étranger, sans appartenir à ta race. »

Je ne suis ni un croyant ni un incroyant, je suis ouvert aux textes qualifiés de paroles sacrées. Voici pourquoi je demande l'indulgence des premiers, ceux qui ressentent leur foi, et le ménagement des seconds, ceux qui rejettent les croyances des gens se prétendant reliés au divin.



Un puits dans le désert du Sahara, Maroc.

Le puits, source de paix et de conflit

Un jour, c'était il y a longtemps, tôt le matin, je marchais avec un ami guide dans un désert. Nous étions à la recherche d'eau. Lui se souvenait avoir entendu parler d'un puits dans cette région. Ce matin-là, il faisait encore frais et le soleil était en train de se lever.

BERNARD FÉLIX

Au loin, on a vu une bergère conduisant un troupeau. Quand on s'est approché, elle a mis un voile devant son visage pour nous saluer. Elle avait des yeux clairs et profonds. Et elle nous a indiqué la direction du puits. Bientôt, on l'a vu et on a rempli nos gourdes.

J'ai découvert que le puits n'est pas seulement un lieu d'eau, mais d'abord un lieu de rencontres, aussi avec soi-même. L'hébreu biblique, pour dire le puits, utilise le mot *Be'er*. Ce mot a un double sens et désigne à la fois le trou (sens propre) et l'explication (sens abstrait) ! Un sage dit que « le puits est le symbole du sens. Or le sens est caché et la vérité est au fond du puits ».

La Bible raconte qu'Abraham est un patriarche et un chef de clan. Il quitte son pays irrigué par des grands fleuves, pourvoyeurs d'eau, pour aller vers d'autres pays où l'eau n'est pas disponible en quantité, mais où il faut apprendre à partager ! C'est la découverte des puits. Une parole l'invite à partir de chez lui : « va vers toi ! »

Imaginez un homme, bien installé dans sa vie et son métier. Habitant une région où il y a tout, commerces, échanges, culture, famille et amis. La symbolique de cette vie est décrite avec l'expression « au bord du grand fleuve » : dans cette terre, l'eau coule en abondance, toute l'année, le fleuve permet la fertilité, la vie et les échanges. La société s'y est organisée. Quand on y a trouvé une place, il fait bon y vivre ! Et voici qu'Abraham quitte tout cela et décide de partir vers lui-même... Imaginez Abraham, son clan et ses troupeaux, arrivant après un long voyage dans une terre déjà habitée, avec des gens déjà installés et des troupeaux déjà présents dans les champs, arrivant dans une terre frontière entre des plantations agricoles et un désert. Il faut discuter des conditions d'installation et d'intégration. C'est d'autant plus problématique que les immigrants sont nombreux et que les résidents ne savent pas si ces nouveaux arrivants viennent en paix.

Leur roi se nomme Abimelek, ce qui signifie « mon père le roi ». Alors Abraham, dont le nom signifie « père d'une multitude », commence par négocier avec Abimelek et reçoit le droit de s'installer dans le désert, à bonne distance, mais ni trop près ni trop loin. Au début on s'observe. Puis arrive le problème de l'accès à l'eau ! Et là, les souvenirs de ce qui s'est passé ensuite divergent. Les gens d'Abraham disent avoir creusé un puits pour nourrir leur troupeau. Les gens d'Abimelek disent que ce puits existait déjà, même si pas utilisé récemment. Les gens d'Abraham disent que c'est leur travail qui a permis de trouver l'eau du puits. Les gens d'Abimelek revendiquent la propriété de ce puits. Fort de leur ancienneté dans la région, ils interdisent l'accès du puits aux gens d'Abraham. La tension monte ! Quelques échanges de coups. Alors Abraham va vers Abimelek pour revendiquer son droit. Il commence par faire des reproches. Mais, quand il se rend compte que le roi est surpris, il retourne dans son camp et revient avec un cadeau. Il donne des brebis et du bétail. Ils discutent et concluent une alliance. Abraham et Abimelek ne cherchent plus à gagner l'un contre l'autre. Ils cherchent ensemble un chemin de paix. La Bible raconte ici un geste symbolique pour faire mémoire : sept brebis sont mises à part, pour rappeler qu'Abraham a creusé ce puits et aussi que les anciens connaissaient ce puits. Voici que dorénavant chaque clan aura sa journée pour faire boire ses troupeaux, en alternance, un jour sur deux. Abraham dit alors : c'est ainsi que le nom de ce puits sera dorénavant *Be'er Sheva*, ce qui peut se traduire par « puits des sept (brebis) ou puits du serment ».

À ma connaissance, ce récit est un récit plein de sens, où deux clans réussissent à faire la paix en se partageant l'accès à l'eau, de manière équitable. Si souvent, dans la Bible et dans l'histoire des peuples, lorsque les conditions se compliquent, les puits sont accaparés par les puissants et deviennent des lieux d'affrontement. Abraham découvre, en allant vers lui-même, que le puits peut devenir lieu de paix, de rencontre et de partage.

POCHE / GVE

1948-2023 75 ANS SAISON (RE) CYCLE

14.11 – 20.12

// Une oreille nue à la patte de l'amour ou comment filer une puce malgré soi //

// Ce garçon ne tient ni l'alcool ni la drogue ni rien. Deux bouteilles de champagne, cinq shots de vodka, la moitié d'une Ecstasy et un peu de kétamine, et le voilà déjà en train de tout ébruiter ! //

28.11 – 23.12

Le Père Noël est une benne à ordures

// Vous savez Pierre, depuis que ce conflit a débuté, je ne mange plus de tarama. //

16.01 – 15.02

Edmée

// J'te laisse digérer la nouvelle, pour ma part j'me casse, j'te quitte, j'm'en vais trouver un donneur pour qu'on m'fasse un bébé et fuck tes ovocytes. //

20.02 – 12.03

Still Life (Monroe-Lamarr)

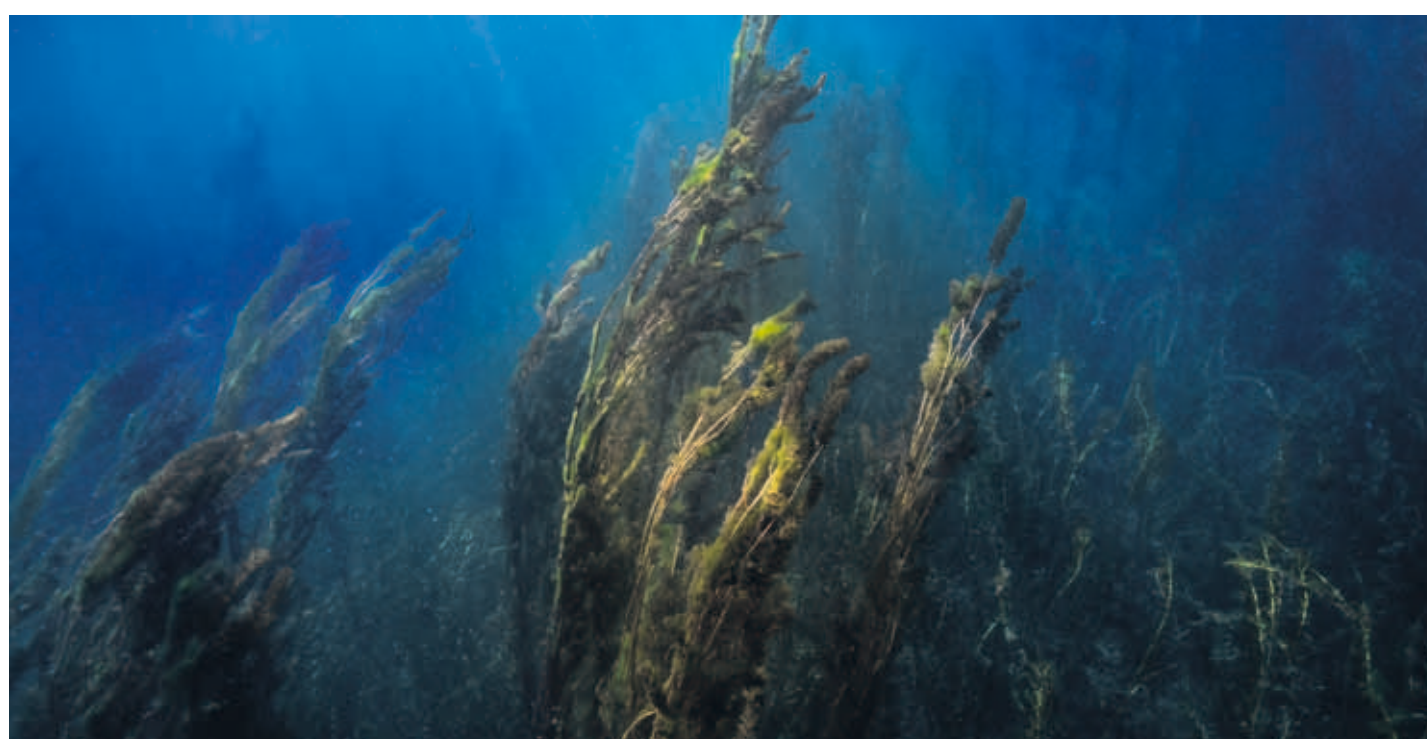
// Comment était-il possible qu'une femme si belle puisse être aussi intelligente ? //

27.03 – 06.04

La putain respectueuse

// Est-ce que tu crois qu'une ville toute entière peut se tromper ? //

THÉÂTRE / VIEILLE-VILLE +41 22 310 37 59 POCHE --- GVE.CH



Genève sous l'eau

PHOTOGRAPHIES JENNY BERGERAT ET ARTHUR MIFFON

instagram @bergeratphotography



Chaque jour au cœur de votre engagement.

Utile pour vous, solidaire, durable et écologique.



Commande en ligne



bit.ly/sig-carafes



Carafe ou gourde inox en vente au prix de CHF 20.-

100% des bénéfices reversés à une association humanitaire genevoise et à l'Association pour la Sauvegarde du Léman.



De profundis

Coupé de sa source, le puits du couvent des capucins est à sec.

Les fontaines prévues à l'origine pour boire, se laver et pour arroser les cultures ont été ensevelies.

BERTRAND THEUBET

En janvier dernier mon ami Vincent m'a donné rendez-vous à Sion pour partager un café. Je pensais à un bistrot situé non loin du couvent des capucins bénéficiant d'un parking. Vincent m'y attendait. Sur place, je suis frappé par l'architecture du lieu. L'imposante bâtisse me fait penser à Le Corbusier. J'apprends que le supérieur de l'époque, Frère Damien, avait contacté le célèbre architecte en 1962, pour l'agrandissement du couvent fondé 300 ans auparavant. La communauté était à l'étroit : une trentaine de capucins devaient accueillir des dizaines de séminaristes, et la place manquait.

Le Corbusier venait de construire le couvent de la Tourette* près de Lyon et Frère Damien avait sans doute été inspiré par cette œuvre d'avant-garde. Le Corbusier, trop occupé, proposa l'un de ses élèves, Mirco Ravanne, récemment installé à Sion.

Plus question de café. Nous traversons le parc. Au pied du couvent, trois grands bassins vides attirent mon attention. En 2019, de nombreux articles dans la presse avaient révélé leur récente excavation.

SION: DE MYSTÉRIEUX BASSINS DÉCOUVERTS AU COUVENT DES CAPUCINS

Surprise de taille au couvent des capucins à Sion avec la découverte de trois impressionnants bassins construits par l'architecte vénitien Mirco Ravanne dans les années soixante. Leur enfouissement jusqu'à ce jour demeure une énigme.

Intrigué, j'aimerais en savoir plus. Vincent me suggère de parler avec l'architecte Pierre Cagna mandaté pour la rénovation du couvent au titre d'expert fédéral en charge de la supervision et de l'exécution du projet. Contacté, il me dit avoir été surpris de cette découverte. À ma question, quand et pourquoi ces bassins ont-ils été enfouis : « En 2016, une pelleteuse découvre une toute petite partie d'un bassin. L'excavation est pourtant interrompue durant trois ans. Priorité à l'agrandissement du bâtiment qui a débuté en 2014 pour permettre l'installation d'un foyer d'accueil pour personnes handicapées.

Au cours d'un long échange il me confie : « Aucun ouvrage, article, entretien ou mémoire de capucins ne témoigne de l'existence de ces bassins au couvent de Sion. Nous disposons seulement d'une esquisse et d'une photo parue en 1998. » Sur cette base, Pierre Cagna, convaincu de la valeur de ces bassins aux lignes géométriques pures et fortes, insiste pour reprendre les investigations. La Bourgeoisie de Sion, propriétaire des lieux, finance l'excavation. Grâce à leur enfouissement ils se trouvent en parfait état de conservation : « Dans les années 60, pour réaliser ces véritables œuvres d'art, Mirco Ravanne a vraisemblablement collaboré avec les artistes de renommée internationale qu'étaient le Japonais Kenjiro Azuma et le sculpteur Angel Duarte, sans doute principal concepteur du dessin des bassins.

Pierre Cagna émet quelques hypothèses : « Ils ont peut-être été ensevelis lors d'une ancienne rénovation, car nous avons trouvé des



Photographie Bertrand Theubet

déchets de ce chantier lors de l'excavation. Il est aussi possible qu'on les ait recouverts en raison d'un problème d'étanchéité... »

L'architecte tient à replacer l'histoire du couvent dans son contexte :

« Ce site date du XVII^e siècle. Son implantation était dictée par une règle franciscaine, à savoir pas trop loin de la ville, mais pas trop proche non plus. Aussi le couvent s'installa sur le bas du coteau au nord de la ville avec son église, son ensemble capitulaire et ses jardins utilitaires assurant une quasi autarcie, le tout entouré d'un mur d'enceinte. Pour Ravanne, qui venait de Venise, l'eau avait une importance particulière. Les puits rappellent la nécessité pour tous les couvents de disposer d'eau, surtout en cas de siège. En ce qui concerne le nombre de bassins et leur disposition dans l'espace, Pierre Cagna suppose que Ravanne s'est inspiré de certains monastères, comme celui de Saint-Antoine en Égypte : un bassin pour boire, un autre pour se laver et un dernier pour arroser les cultures. À Sion, on pouvait alors capter une partie de la source de la Sionne en amont, et ce pour une raison pragmatique. En effet, pour obtenir le permis de construire, l'obligation de prévoir des réserves d'eau afin de pallier le manque en cas d'incendie fut imposée. Ravanne prit le parti de répartir cette contrainte en plusieurs puits. Ceci explique une succession de bassins, reliés entre eux et alimentés depuis le nouveau captage de la source.

Mais le couvent fut finalement équipé d'un système de défense incendie par hydrant qui a rendu caduque l'utilité des puits ainsi que le captage de l'eau (...). Les Frères capucins s'empressèrent de les enterrer, confirmant ainsi les fortes réticences de beaucoup d'entre eux par rapport à l'intervention novatrice de l'architecte vénitien. Ainsi un chef d'œuvre mêlant à la fois l'art et la symbolique devait disparaître de la mémoire collective. »

Mon ami Vincent est proche de la communauté. Il me confie que la vie des capucins repose sur l'esprit de pauvreté et de simplicité fraternelle. Face à cette œuvre contemporaine novatrice et coûteuse, la communauté a dû se repositionner. Dans le cœur des capucins résonnaient encore les préceptes de saint François d'Assise : « Nous vivons une pauvreté radicale tant personnelle que communautaire. Nous donnerons le témoignage d'une vie austère et d'une joyeuse pénitence par amour de la croix du Seigneur. »

La transformation de Mirco Ravanne a été entièrement effectuée sous la responsabilité financière de la communauté franciscaine. Le devis pour la rénovation fut dépassé de trois fois, ce qui a déclenché la colère des autorités. En 1968, certains capucins ont même affirmé publiquement que le bâtiment ne respectait pas les principes franciscains.

Le supérieur du couvent fut alors déplacé. Il dut assumer la responsabilité du dépassement du devis initial et les critiques. Frère Aloys, l'un des capucins vivant encore dans le

couvent, prend la défense du supérieur de l'époque : « Le Frère Damien a été très courageux et a soutenu le projet contre vents et marées, mais il a peut-être laissé trop de liberté à Mirco Ravanne, sans imposer des éléments fondamentaux pour les capucins. »

Novice à l'époque de la construction, il se souvient avoir vu ces bassins en eau à la fin des travaux en 1969 : « À mon retour de mission des années plus tard, les puits n'étaient plus là, pourtant, depuis 300 ans, l'eau a coulé au couvent. J'ai appris alors que les conduites en bois de mélèze amenant l'eau de la source de la Sionne en amont étaient pourries et que les puits du couvent n'étaient plus alimentés. »

Alors qu'une étude pour la remise en eau des bassins excavés est en cours, Frère Aloys conclut : « Au prix de l'eau du réseau aujourd'hui, je ne vois pas comment nous pourrions remettre en activité ces bassins. »

En cette fin d'année 2022, seuls deux capucins résident au couvent. Ils assurent les offices et les confessions. Désormais, Sion Tourisme propose des visites au public, l'ensemble du lieu étant reconnu d'importance nationale. Quant aux bassins extérieurs, entourés d'une barrière de sécurité, ils gardent leur part de mystère.



DESSIN GUY MÉRAT

Des perles d'eau vive

Jésus marche sur le bord d'une piscine à débordement. L'illusion est parfaite. Derrière lui, on ne voit que la mer et un paysage de sable.

PHILIPPE CONSTANTIN

Des piscines, il en connaîtra d'autres. Celle de Bethesda par exemple, une cour des miracles en vérité, un vivier qui abrite un ramassis d'êtres difformes et pustuleux.

Un ange remue l'eau. Il passe outre. C'est là qu'il guérira le paralytique. Prends ton lit et marche, dit-il. Imaginez, un jour de sabbat, un hérétique avant l'heure cet homme-là, de quoi faire se lever les juges du Livre.

Mais Jésus n'aime pas vraiment l'eau. Il n'y mettrait pas un pied. Il préfère la transformer en vin. Dans le récit du déluge, la partie qu'il préfère est celle de l'ivresse de Noé.

C'est l'eau de l'Ancien Testament qui fait peur, qui crée l'effroi par lequel l'homme devrait obéir. Ce qui reste rare. Violente, cruelle, l'eau est la marque d'un Dieu inique et vengeur, jaloux et impitoyable. Mais aussi source de vie, de félicité, de béatitude et de prospérité. Il suffirait de se plier.

C'est du baptême peut-être que renaît plus tard cette terreur. Immersion dans le Jourdain ou dans les fonts baptismaux. Les enfants vagissent, crient, pleurent. Ce n'est pas le retour au ventre maternel. C'est plonger brutalement dans l'inconnu.

L'eau bénite n'est pas que de l'eau. Ajout de sel, de cendres, de vin, d'huile d'olive. Eau lustrale. Sans dire ce que les doigts des pénitents y abandonnent, bien involontairement. Bactéries, peaux mortes, reliquats de terre, de morve, de sébum, saletés diverses. Poignées de mains échangées. Jésus baise la bouche de Magdalena, sa meilleure, sinon sa seule apôtre. Reliquat de nourriture. Échange de fluides. Chaque dimanche bénir l'eau à nouveau. Ou à Pâques.

Jésus s'affale au pied d'un puits. En plein désert. La marche a été longue pour rejoindre Sychar. Une femme passe. Jésus lui demande à boire en échange de l'eau vive que lui seul peut donner. Il étanche sa soif spirituelle. La Samaritaine se convertit pour cette hypothétique et immatérielle gorgée qu'elle ne boira peut-être jamais et qui l'obligera, longtemps encore, à aller remplir sa cruche au puits du village.

Tu ne boiras pas l'eau de ton voisin, pense-t-il un instant en regardant la belle Samaritaine. Elle est son puits, il est sa fontaine. Et change sa parole. Tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin.

Pourquoi cet altruisme soudain. Lui qui enfant déjà était indifférent à ses frères et à ses sœurs. Tout ce petit monde est trop bruyant. L'empêche d'observer la courbure d'un copeau de bois de l'atelier paternel qui don-

nerait un sens à sa vie, tandis que la fratrie construit des oppidums de sable, s'amusant en de picrocholines guerres sans suite et s'éclaboussant autour de la source du village. Il s'ostracise, évidemment, se la pète un peu, lui, le premier bébé éprouvette de l'humanité.

On connaît le nom des quatre frères puinés de Jésus. Jacques, Joseph, Judas et Simon. Ceux des sœurs ont disparu. Elle se sont noyées dans les abysses des océans. L'histoire est un gouffre sans fond qui engloutit les êtres et leur récit. Je les nomme donc. L'une, Discrète, car être discret c'est être capable de discernement. Et l'autre, Martyre, car être martyr c'est témoigner. Ainsi, même dans le néant, tues au plus profond des limbes, continueront-elles d'exister. Parole de femme, pour des siècles et des siècles.

Ne crains rien répète Jésus à tout bout de champ. Il met du zèle au cœur de ses ouailles. Fortifie ses troupes. Se protège de lui-même, cerne toutes ses peurs pour ne pas les dire. Et quand l'eau du barrage cède pour l'engloutir, il invente l'eau vive, impalpable, innocente, invisible.

L'histoire de la Charité romaine n'était peut-être pas inconnue du temps de Jésus. Il n'a en revanche certainement pas encore vu les fresques de Pompéi, ni les tableaux de Vermeer ou du Caravage, qui montrent cette jeune fille allaitant son père en prison afin

qu'il ne meure pas. Du sein perlent des gouttes de lait. Des perles de sang. Jamais des perles d'eau, pourtant source de vie. Elle sauve son père.

Lait, sang, vin, les trois mamelles de la vie. Troisième œil. L'eau est viciée, vectrice de maladies. On y défèque, y fait sa lessive, y brûle ses morts. Dimanche des Cendres. En temps de guerre on y jette quelques carcasses pourries de chèvres qui gonflent et finissent par éclater comme des bulles de savon. Corrompre l'eau est une stratégie à double tranchant. Alors oui, du miel, du houblon, du raisin. Les cantinières se déhanchent sur le champ d'honneur comme des candélabres liquides. Jésus ne se souvient pas de son dernier bain. Le sable du désert fait une eau meilleure.

Le vinaigre aussi est bon à boire. Un vin aigrelet en vérité, qui tourne vite. La lie qu'on garde pour les légionnaires et les esclaves, pour les suppliciés, qu'on tend à Jésus sur une éponge alors qu'il agonise sur la croix.

C'est son corps que l'on mangera plus tard, son sang que l'on boira. Alors, en attendant qu'on lui brise le corps, il rompt le pain, boit le vin. Religion païenne et anthropophage. Les sources, l'eau vive, l'eau claire ne sont que les symboles de paraboles qui elles-mêmes disent autre chose. Mais quoi, sinon le tremblement de la peur de vivre.

L'effet Lucifer

C'est un de ces soirs où le monde rétrécit. C'est-à-dire mon point de vue sur le monde, le regard que je lui porte : celui de mes actes et de leurs conséquences. Ce temps où la nuit devient si lourde à porter que les phrases qui s'alignent se côtoient avec stupeur. Et dans ma crainte, et dans ce poids que soulèvent mes épaules chaque fois que j'enfile mon blouson, la question est de savoir si j'en suis encore capable.

JOSEPH INCARDONA

On m'avait averti, pourtant, il y a longtemps. On m'avait demandé si j'en étais sûr, si je le voulais vraiment. Le contrat avait été scellé d'une poignée de main sous les néons d'un parking souterrain. Ces pactes qui vous lient dans la parole donnée, ceux qu'on trahit si on a envie de mourir demain. En échange, on m'avait donné l'indifférence aux événements et la surdité à l'effroi. L'homme chauve et trapu était remonté au volant de la limousine où sa patronne l'attendait, assise derrière les vitres teintées. Celle qui devenait aussi la mienne, désormais. Le bout incandescent de sa cigarette comme seul témoignage de sa présence. Et si j'avais pu voir ses yeux, j'aurais su qu'ils étaient d'un vert émeraude et qu'ils exprimaient une infinie tristesse. Elle aurait sans doute souhaité que je lui résiste, que je refuse, mais je suis lâche moi, aussi. On a tous peur de mourir. On disait qu'elle était très belle, on le dit toujours, bien que d'autres la jugent laide. Son regard, semble-t-il, est difficile à soutenir. Ceux qui l'ont croisé ont tous fini par baisser les yeux. Rares sont les héros. Sinon, elle ne se montre jamais, on prétend que c'est de la timidité, moi je dis que c'est de la pudeur. La pudeur qui n'est parfois pas aussi éloignée de la honte. Je sais que c'est difficile à comprendre, difficile d'être ce qu'elle est.

Comme ça, je suis devenu l'un deux, fantassin d'une armée de l'ombre et un peu ridicule, si on y pense. Tout ce secret qui nous entoure, tout ces faux-semblants pour faire croire qu'on n'existe pas, l'ensemble du bruit et du mouvement perpétuel afin d'ignorer l'immobilité dont nous sommes porteurs, l'inéluctable de la fin. Froide et dure et implacable. On peut croire qu'en échange, on nous donnerait l'éternité. Mais non, seulement une vie confortable à l'abri du doute et des hésitations, les idées claires sur ce qu'il faut faire et comment le faire. Cela peut suffire à meubler une vie.

Grâce à mes aptitudes et à mon caractère, on m'a formé au geste précis, asséné sans souffrance inutile. D'autres, moins portés à l'action, ont choisi la voie de l'agonie. Ceux-là ont le teint jaune, le regard fuyant, mais possèdent une plus belle voiture, et des femmes que tout le monde jalouse. En général, ils traquent les meilleurs contrats, les missions sur le long terme, épaulés par un réseau qui les rend riches et invulnérables. On les craint, on ferait tout afin de ne jamais croiser leur chemin. On ne se fréquente que très rarement et si c'est le cas, on s'ignore, chacun regardant ailleurs. Non, pour ça, c'est nous qu'on préfère, moi en l'occurrence, quand c'est à mon tour d'entrer en action. On ne va pas jusqu'à être aimés, même si parfois nous sommes désirés, ça oui : des fatigués, des trop vieux, des au bout du rouleau, des malades, des résignés, des déprimés, des volontaires, ou des fous de Dieu... Ma spécialité est le cœur. Le faire cesser de battre. Cela demande un travail d'orfèvre, de la nuance, restreindre progressivement les artères, poser une membrane invisible entre les poumons et l'oxygène ; éteindre le regard sous les paupières, écouter le dernier souffle, délicat, qui s'estompe avec le battement ultime. L'exhalaison définitive, le grand soupir comme une révérence. C'est un travail d'orfèvre, c'est porter le geste à sa magnificence.

J'ai beau l'avoir pratiqué des milliers de fois, je ne peux m'empêcher de pleurer à leur chevet. Quelques larmes rapides, mais sincères.

À présent, dans le temps finissant et un automne qui convoque la douceur de l'été indien, j'aspire à une trêve. Je sais, il faudra bien que je recommence, je chevauche le tigre depuis bien des années. Il me faudra encore tuer des rêves, des désirs, des aspirations, des fantômes, du temps, des amours, des amitiés et des souhaits ; mais on raconte qu'autrefois, sur le fleuve Don, des soldats perdus dans la neige faisaient chaque soir une trêve avec leurs ennemis. Parce qu'au milieu de leurs lignes de tir, à l'exacte équidistance de leurs positions militaires, se trouvait un puits dans lequel, une heure par jour, ils allaient se ravitailler. Ils s'y rendaient sans arme ni hostilité, dénués en quelque sorte, rien que leur humanité dans leurs mains gercées, proches les uns des autres à pouvoir se toucher. Ils échangeaient parfois des mots chacun dans leur langue, et puis repartaient et se tuaient à nouveau. Voilà ce que je sais, et c'est pour ce genre d'anecdote que l'on vit et que l'on espère. Et moi, je suis l'un deux, parce que je suis un homme. Parce que je suis pris dans la tourmente du sublime et de l'absurde, dans la juxtaposition de la bravoure et de la couardise, de la fiction et du réel.

Et je me demande, et je me pose les questions, et j'en fais appel à la sagesse et au sens d'une vie, à la direction qu'il faudrait pouvoir prendre sans jamais se retourner, sans jamais blesser quiconque, surtout pas ceux qu'on aime. Mais comment faire ? Comment ne pas heurter, ne pas infliger, ne pas irriter, ne pas décevoir, ne pas rompre et détruire, comment ne pas souffrir ni faire souffrir ?

Mon téléphone vibre sur la table. Le code me dira le nom, l'adresse et l'heure précise.

Je m'habille, enfle mes gants de cuir, mon bonnet. Je vérifie par automatisme que tous mes instruments sont à leur place dans la sacoche, ce qui est le cas, toujours, je suis un professionnel, mais c'est un rituel. Je suis superstitieux.

Je referme la porte derrière moi.

Descends les marches de l'escalier et me retrouve dans la rue.

Un drôle d'orage éclate. Confus, désordonné. J'ai du temps à tuer avant de tuer pour de vrai : les illusions et les chimères, les utopies et les désirs, l'espérance et l'optimisme, mais surtout l'âge de l'innocence sur lequel il faut qu'on s'acharne.

J'entre dans un bar, les sourcils mouillés, les chaussettes humides sous les tennnis. Je pose la sacoche à mes pieds.

Je commande une bière au barman chauve et trapu qui pose le bock sur le comptoir usé.

Il me rappelle vaguement quelqu'un.

Tandis qu'une femme distinguée vêtue d'un tailleur élégant s'assied sur le tabouret près du mien et me demande du feu.

Peut-être que la vie, c'est ça, que c'est tout en même temps, une bouffée de cigarette dans la nuit bleue d'un bar anonyme. Que tout se joue dans l'instant, la poésie et le reste, le présent et l'éternité. Et les étoiles qu'on cueille d'une main chancelante une nuit de pleine lune.

La flamme de mon briquet éclaire ses yeux verts.

Elle sourit, une fossette creuse sa joue.

J'aspire à une trêve.



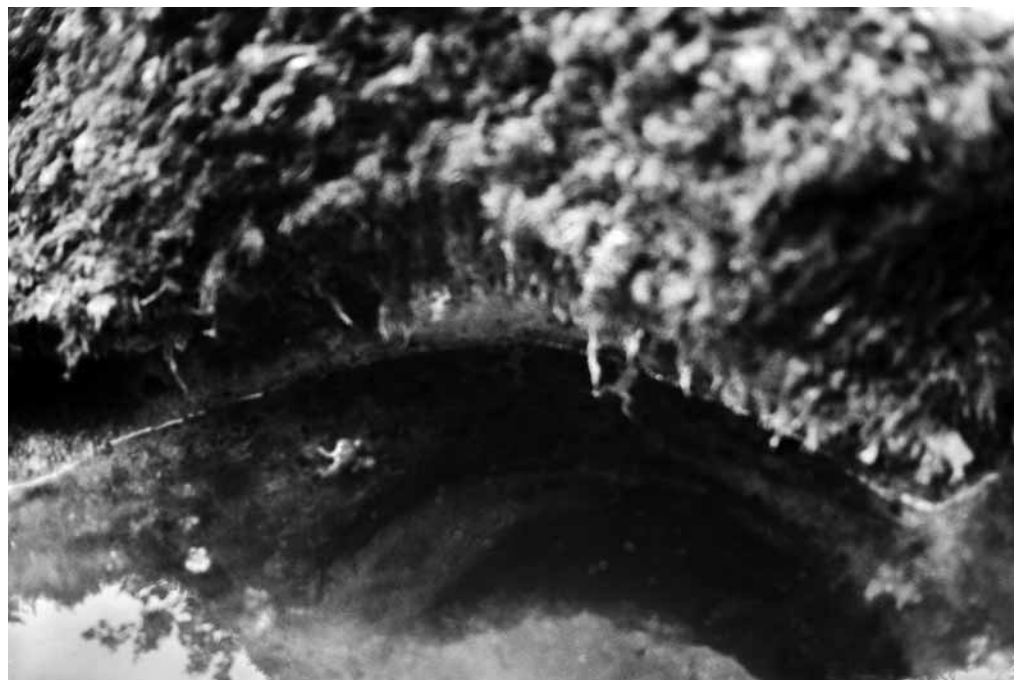
PEINTURE SYLVIE WOZNIAK

Cratères pleins

sortir de l'eau et creuser la terre sortir de la terre et creuser l'eau et les oiseaux dansent la mort au-dessus de ma tête mon cœur explose et je crie dans le silence de sa psychose les violons sifflent en attendant la pluie absence de gravité les gouttes remontent aux sommets des volcans creusés par l'amour amour creux cratère infini je suis là seule sur cet océan sec desséchée par l'attente d'un geste mains posées sur le sol chaud mes larmes ne tombent pas les yeux fermés la mère dort encore un siècle jusqu'au jour où les mains réveillent son âme à la peau rêche de l'intérieur son corps sa vie la douleur elle jouit maintenant la partie peut commencer la vie coule dans ses yeux blancs elle me regarde et me demande si je suis un ange je lui dis que mon sang est malade je lui dis que ma chair est glaciale je lui dis que ma bouche ne s'ouvre pas je n'arrive pas à dire devant ce silence elle se perça les yeux avec ses ongles longs et sales elle ne veut rien voir je suis désincarnée face au vent mon sang de la poussière disparaître dans le ventre de la mère à nouveau seule elle jouit encore elle dit que ce n'est rien le soleil se lèvera elle dit que ses yeux ne s'ouvrent pas elle dit qu'il n'y a rien à voir mon nom résonne contre les parois creuses de l'océan et elle continue à dire que de voir abîme la douleur est partout la misère est partout et la lumière revient toujours il suffit de fermer les yeux me dit-elle la lumière se trouve dans la nuit celle qui abrite la vérité la vérité du jeu de la solitude ce jeu où les loups ont le ventre creux où la terre a soif où le vide de toi me rend malade regarde-moi s'il te plaît et laisse-moi sortir du tourbillon de la poche ronde et pleine

PHOTOGRAPHIES EDEN LEVI AM





LIBRE ET SAUVAGE

SAISON 22 – 23

THÉÂTRE CAROUGE

RUE ANCIENNE 37A
1227 CAROUGE
THEATREDECAROUGE.CH
+41 22 343 43 43

LE MALADE IMAGINAIRE

DE MOLIÈRE
MISE EN SCÈNE DE JEAN LIERMIER
22 NOVEMBRE – 18 DÉCEMBRE 2022

EN ATTENDANT GODOT

DE SAMUEL BECKETT
MISE EN SCÈNE D'ALAIN FRANÇON
17 – 29 JANVIER 2023

LA RÈGLE DU JEU

DE JEAN RENOIR D'APRÈS MUSSET
ET BEAUMARCHAIS
MISE EN SCÈNE DE ROBERT SANDOZ
24 JANVIER – 10 MARS 2023

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

D'ALFRED DE MUSSET
MISE EN SCÈNE DE JEAN LIERMIER
28 FÉVRIER – 26 MARS 2023

UNE MAISON DE POUPEE

D'HENRIK IBSEN
MISE EN SCÈNE D'ANNE SCHWALLER
25 AVRIL – 14 MAI 2023

Saison 22–23

Cabaret musical / Burlesque / Création

20.9–16.10.22

Boris Vian, Mozart et nous

Les Farceurs Lyriques

One man show / Humour / Création

15.11–11.12.22

Karim Slama fête ses 20 ans...
avec un an de retard!

Les Lives de Mélanie Croubalian

Dimanche 27.11.22

Karim Slama

Théâtre / Comédie / Création

17.1–12.2.23

L'Envers du décor

Florian Zeller

Théâtre / Portrait d'une légende / Création

7.3–2.4.23

Sarah Bernhardt, monstre sacré!

Marie Probst, Pascale Vachoux

Les Lives de Mélanie Croubalian

Dimanche 26.3.23

Marie Probst et Pascale Vachoux

Spécial anniversaire

Spectacle musical / Chansons épicées / Création

2–28.5.23

La Fin des Haricots!

Les Muskatnuss

Les Lives de Mélanie Croubalian

Dimanche 14.5.23

Les Muskatnuss (Nadège Allaki, Isabel Maret
et Sophie Solo)

Théâtre / Jeune Public / Accueil

7+10+11.6.23

L'Oiseau migrateur

Cie STT (Super Trop Top)

LE
CRÈVE
CŒUR

Chemin de Ruth 16 | Cologny | Genève
+41 22 786 86 00 | lecrevecoeur.ch

Mémoire d'une goutte

C'était au commencement, tout à fait au commencement, quand il n'y avait personne dans ce désert aride, chilien. De la couleur, oui, brune, ocre parfois, ou rose quand tombe le soir, il y en avait à foison, toujours. Une couleur fixe, statique, régulière.



DESSIN BUSTER YAÑEZ

ROSINE SCHAUTZ

Nous les regardions ces couleurs entre deux volutes de brumes, mes sœurs et moi. Nous scrutions l'immensité offerte à nos yeux, mais, nada, rien, nadie, personne, jamais rien ni personne de visible alentour.

On nous avait parlé, tiens, je m'en souviens maintenant, oui on nous avait parlé certains soirs de pleine lune d'hommes enfouis dans ce désert, d'hommes laissés en vrac, à l'abandon, en pièces détachées, enfouis et mutilés, aujourd'hui desséchés, punis définitivement d'avoir eu envie de changer la marche du monde. Mais on n'en comprenait que des bribes, et nous n'étions pas concentrées. Pour nous c'était les histoires d'avant.

Nous, mes sœurs et moi, on regardait le ciel ensoleillé, on le sentait brûlant au loin, mais on ne le connaissait pas. On ne le voyait qu'à travers les jalousies de nos brumes quotidiennes.

J'habitais dans une nappe de brouillard, sur un canapé de brouillard, avec mes sœurs. On se collait les unes aux autres, on se racontait

des histoires, groupées, on vivait dans notre nuage. Dans cet endroit, tout commençait, tout finissait. Les vieilles sœurs-gouttes disaient depuis longtemps – ensuite j'ai appris que ça datait depuis au moins cinquante ans – qu'il n'y aurait plus de précipitations.

Et c'est précisément après que tout s'est précipité.

Je rembobine le fil de ma mémoire : parfois mes sœurs et moi on entendait des voix qui disaient comme en cachette qu'un jour il y aurait quelque chose de nouveau. Que les nuages seraient pris dans des filets et qu'on nous déplacerait, nous, les sœurs-gouttes. Mais selon la lune ou les vents, les voix s'estompaient, se chevauchaient, bruissaient en désordre, puis aussi revenaient malgré tout. Mes sœurs et moi, on les écoutait, et on essayait de les oublier, trop éprises que nous étions de notre vie ouatée, cotonneuse, en équilibre presque stable.

Et tout a changé. Même pas subrepticement. D'un coup.

Des hommes sont venus, pas qu'une fois, plutôt plusieurs fois, la nuit, le jour, le soir, à l'aube. Ils avaient l'air de se construire une

connaissance. Ils mesuraient, ils calculaient, ils photographiaient. Au nord, au sud, pas à l'ouest bizarrement. « Ils achetaient l'air », comme disait ma grand-mère.

Puis, ils ont tendu des filets comme des toiles d'araignée, à la verticale, ils les ont arri-més sur des pieux. Ils ont attrapé les nappes de brouillard dans lesquelles on vivait, mes sœurs et moi, et petit à petit ils nous ont déplacées. Dans leur langue, ils se nommaient les « capteurs de brouillards », mais nous, on les appelait « les piègeurs », et on les dessinait avec de grands pieds sur la buée des fenêtres opaques, dépolies, de nos chambres.

Tout alors a changé pour nous : on vivait à l'horizontale, un peu endormies, un peu odalisques repues, très heureuses. Et d'un coup, le nuage de brouillard qui était notre giron a bougé, et en avant pour le voyage à la verticale le long des filets.

Le voyage a duré longtemps, quelques sœurs se sont perdues, se sont évaporées par choix, sont reparties voir la famille, là-bas, dans le banc de brume étale.

Mais la plupart d'entre nous on s'est déplacées, mes sœurs-gouttes et moi, on s'est

rassemblées à la verticale des filets et on a glissé les unes après les autres le long du fil droit pour tomber dans les cuves qui étaient là pour nous réceptionner, et on est devenues des sœurs-réservoir.

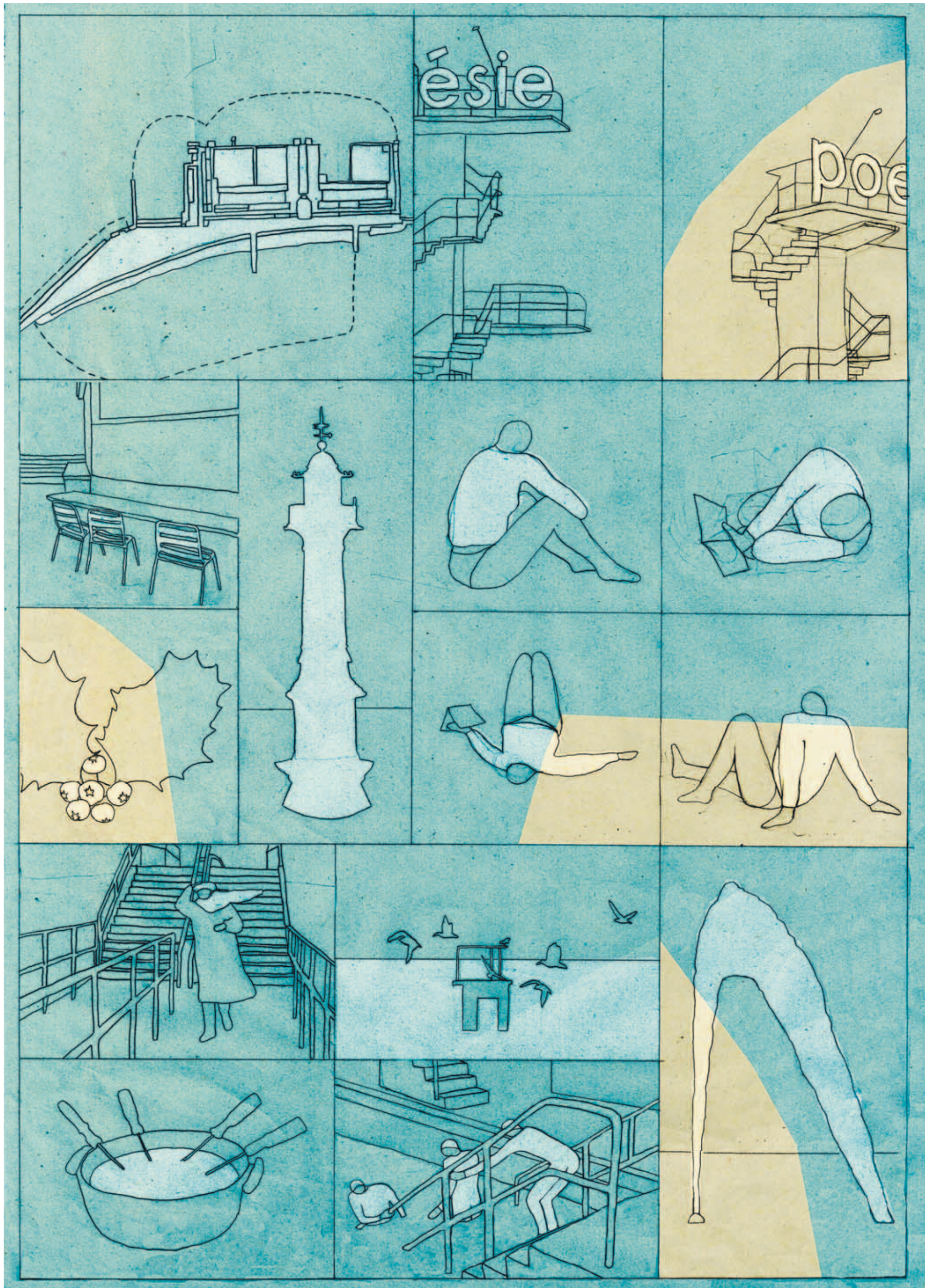
Là d'où je vous écris, je vois que tout a changé. Le désert aride est là, toujours, le brouillard et mes sœurs-gouttes sont là, toujours, mais ce qui a changé c'est qu'avec ce déplacement de territoire, ce passage de l'horizontalité « cosy » à la verticalité « active », parfois nous, les anciennes gouttes, on nous boit, parfois on nous utilise pour irriguer des cultures, et parfois, j'espère, on se souvient de notre migration acceptée.

C'était au commencement, tout à fait au commencement. Brun, ocre, rose. Aride. Statique.

Maintenant, en sus : bleu translucide. Et vert parfois.

Ciel brûlant. Toujours. Hommes toujours enfouis dans cette aridité.

Mais les gouttes verticales, les brumes, le sol, le ciel s'en souviennent.


FANNY GYORGY

Fanny Gyorgy, étudiante de 1^{re} année de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration du CFP Arts, nous fait partager des sensations d'automne aux Bains des Pâquis, entre un été que l'on prolonge avec nostalgie à l'appel des derniers rayons de soleil et un hiver qui s'installe chaque jour un peu plus. Le temps commence à geler, il ralentit. On le contemple silencieusement. La lumière paraît déjà hivernale. Trois cases sont inspirées des photos de Stephan Torre, parues dans le livre *Les Bains des Pâquis* aux éditions Slatkine.

Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts

Piccolo Cesare

Bénéficiaire d'une bourse de la Fondation Trump, j'étais venu à Rome pour apprendre le chant sacré. À peine sorti de l'aéroport, je fendis un troupeau de colombes blanches qui s'ébrouèrent et je crus voir en elles des choristes tournant d'un unanime tic la page de leur partition. Le maléfice opérait. Comme je rajustais machinalement mes lunettes, l'ongle de mon pouce gauche fendit l'aile de mon nez. Le sang jaillit. Ce geste dévoyé, dû peut-être à l'air libre retrouvé ou au manque de sommeil, ressemblait cependant trop à une autopunition pour ne pas gâcher mes premières impressions de la Ville éternelle.

JEAN-LUC BABEL

Car enfin j'étais à Rome, la généreuse pourvoyeuse d'opium du peuple, l'extinctrice de tout désir, la décerveuse, la cambrioleuse d'âmes, l'infatigable persécutrice des gentils, des esprits des bois et des cascades, la complice de toutes les tyrannies, la démagogue qui laissa baptiser du nom de son dieu, Jésus, le sauciflard rondouillard de l'opéra-bouffe gauchois. Rome, cœur nauséux de l'obscurantisme.

Je trouvai à me loger dans une pension du Trastevere, où le café matinal était, à l'unisson des clients, jugé exécrable. Je n'ai jamais beaucoup aimé le noir breuvage, j'étais seulement choqué de voir que, dans la plus belle ville du monde, un tel détail, pour beaucoup, cachait tout le reste. Je ne me liai avec personne et renonçai aux études.

Deux saisons passèrent à flâner. Je pensais souvent à Waldo, mon ami peintre de New York, qui avait toujours souhaité, en douce, que je me cassasse le nez. D'après lui, dont je n'avais plus la moindre nouvelle, j'étais statique, enlisé. Mes changements d'adresse ne trompaient personne. Je méritais un réveil sévère, une bonne correction, un électrochoc ; bref, je ne vivais pas. Il pouvait parler, lui qui aura passé son temps à peindre des natures mortes, des cruches et des bouteilles.

Vides!

J'ai vu ceci : des bouteilles d'un litre et demi en plastique, remplies d'eau et posées devant les maisons pendant la nuit. Elles sont censées effrayer les chats qui s'amuse, semblent-il, à pisser contre les portes. Ces bouteilles reflètent l'éclairage, un peu à la manière des boules de cristal des dancings, mais dans un but opposé : éloigner les indésirables.

*

Bientôt sans un.

La locandiera, veuve d'un marin jamais revenu, sur ma bonne mine me fit crédit. Un homme heureux n'a pas de chemise. Elle me fila celles de son homme. De fil en aiguille je pris de l'aplomb. Un matin, croyant rire, je lui demandai si elle n'avait pas vu mes boutons de manchette et me retrouvai à la rue. Mon maigre bagage, à travers une fenêtre, me rejoignit sur le pavé.

*

Il y a très longtemps, dans un accès de somnambulisme infantile, je fis une chute et me réveillai à l'hôpital sous un œil doux, dans le noir total. C'est là que j'appris le mot de veilleuse qui depuis n'a cessé de me consoler.

On connaît en tous lieux où la nuit noire est essentielle (prison, cinéma...) ces souffreteux îlots de clarté.

Je mis ma vie en veilleuse.

En Italie c'est l'autiste qui conduit. Il n'est pas conseillé de lui parler. Le car sinue à donf le long des golfes clairs, sur d'effroyables précipices.

Un campanile, une campanule, j'hésite toujours. Le clocher est en fleur et la fleur en marbre. Le lait des montagnes est en marbre.



Photographie Eden Levi Am

Errant dans les ruines du Forum, dans ce cœur dévasté qui ravivait les cicatrices du mien, je tombai sur un simili-parchemin scotché sur du marbre. À cette vue, la dent flottante où le bout de ma langue s'aventurait dans les moments perplexes s'agaça.

La Municipalité embauchait.

Je n'ai rien contre les chats. C'est eux qui ne m'aiment pas, en général. Au Colisée un petit nombre de ces bestiaux est admissible, voire souhaitable, sans cela les touristes seraient déçus.

Ma non troppo.

Il convenait d'opérer avec doigté. La mort par projectile semblait indigne du lieu, et hasardeuse. Le poison ? Ignoble, salissant. Les bêtes iraient mourir dans des trous insondables. Elles se traînaient avec de hideux sursauts.

Qu'est-ce que je connaissais des chats ? Dans ma ville, outre-Atlantique, des avis de disparition se lisaient sur les murs. Le démon de la curiosité avait arraché les bêtes domestiques à leur divan. Une frange de numéros de téléphone (tous pareils) incitait à la délation, une récompense était promise. Parfois des plaisantins écrivaient sous la photo du chat : « Vu pour la dernière fois dans les casseroles du Macdo du coin. »

Les cocus placardaient des annonces en sens contraire : c'est le chat qui faisait savoir

que la maîtresse de maison avait déserté. Suivaient le petit nom et la couleur des cheveux de la dame. Aucun dédommagement n'était prévu : on comptait, bien imprudemment, sur la solidarité masculine. Un vrai chagrin se trahissait çà et là. Les humains ont une âme eux aussi.

Ma candidature fut retenue. Apparemment les tueurs à gages ne se pressaient pas au portillon. On m'intégra dans une équipe de ces éboueurs d'élite. On m'apprit à affronter les matous comme les lions, leurs nobles ancêtres, à la loyale. Des filets semblables à ceux des gladiateurs, mais plus maniables, plus drus, servaient à la capture. Après un stage rapide, je fus admis comme compagnon. On me remit solennellement un bâton sculpté, une espèce de sceptre.

Je suis parrainé par un Romain de souche, Romain de louve si on préfère (et on préférera), nommé Scalopino, diminutif, prétend-il, d'Esculape, le héros de la médecine initié par un homme à demi cheval. Le centaure a toujours raison. Maintenant tout près de l'âge de la retraite, cet euthanasieur en chef me transmet, tel un drapeau, le mouchoir qui n'a jamais quitté sa vaste ceinture de cuir (sous-ventrière, de fait). Ce tissu de lin blanc est maculé de rouge. D'autres taches, tirant sur le brun, proviennent du jus de chique.

Une espèce de couvre-chef où pend une queue d'angora faisant penser à la toque de Davy Crockett complète ma mise.

Les bêtes capturées sont dirigées par fourgons vers la chambre à gaz des abattoirs. Il m'arrive de chuchoter à l'oreille des bêtes. Je reçois des griffures. Les fourreurs achètent les peaux par lots de cent.

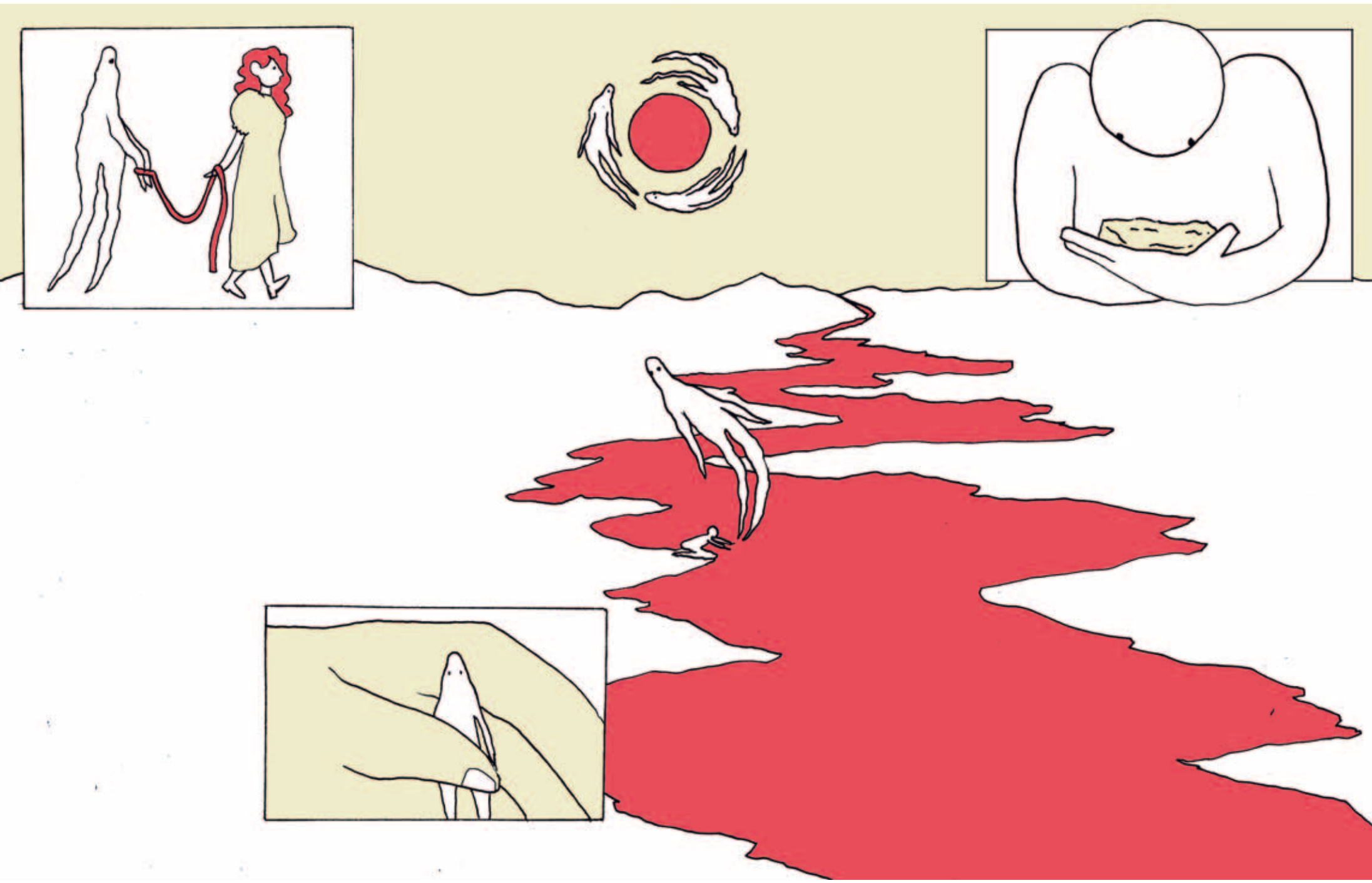
Les gens d'ici me raillent, ils me disent de venir chez eux, ce ne sont pas les chatons qui manquent sous les meubles. Au printemps, dans l'air léger, c'est aux chatons des noisetiers qu'ils m'envoient paître. On me traite de gros tas. Je n'en demande pas tant. Il est vrai que j'ai pris de l'ampleur. Au Drugstore 66, le pèse-personne, pardon, le pèse-quelqu'un marque 140 kilogrammes quand je passe dessus (mon ombre y suffirait).

« Que faisiez-vous avant ? » me demandent-on parfois.

Voilà qui me navre, qu'on ne sache plus distinguer une vocation d'un vulgaire job.

« Avant quoi ? » je rétorque, l'œil furieux. Et on baisse la tête. On s'écarte.

Je dors bien. Je fais un rêve où je reconstruis en plus grand l'ancienne Rome avec de la lave prise dans le filet, larme par larme, au flanc saignant du Vésuve.



DESSIN FANNY MODENA

Les fantômes nuisent à la santé

Si nous n'avons plus de fantômes en forme de navets c'est surtout par manque de navets. Gilbert Keith Chesterton (1874-1936)

MICHEL-FÉLIX DE VIDAS

Abandonnée dans les sombres entrepôts du British Museum, elle devra attendre plus de cent ans depuis son acquisition au XIX^e siècle, avant qu'on ne lui rende justice. Dissimulée sous la poussière du temps, gravée sur une tablette d'argile de l'époque néo-babylonienne vieille d'environ 2500 ans, se cache la représentation d'un fantôme, visible uniquement sous une lumière rasante. C'est la plus ancienne illustration de fantôme au monde. L'histoire de sa découverte elle-même relève du miracle au sens métaphysique du terme. Selon l'assyriologue du British Museum et conservateur du Moyen-Orient Irving Finkel, qui l'a découverte, elle avait été auparavant mal déchiffrée et conservée probablement pour l'éternité dans une cave crépusculaire du musée. Cette tablette servait à l'origine de mode d'emploi à un exorciste et faisait probablement partie de sa bibliothèque personnelle, remplie d'ouvrages ésotériques.

Au dos du fragment, les instructions en cas de harcèlement par un fantôme ont été décryptées. Il est en particulier conseillé à l'exorciste de se concentrer sur la raison pour laquelle cette âme erre dans le monde des vivants. Dans le cas de ce spectre, sa solitude affective expliquerait pourquoi il reviendrait hanter les vivants. L'analyse finale montre en effet que ce revenant a besoin d'une compagne, a détaillé Irvin Finkel dans les colonnes du quotidien *The Guardian*. Il est représenté marchant les bras tendus, les poignets liés par une corde tenue par une femme, celle-là même qui lui permettra d'être réexpédié dans l'au-delà.

Un fantôme esseulé! Je prends contact avec Laurent Gorgerat, conservateur du Musée des antiquités de Bâle, pour savoir s'il partage cette analyse. «Oui, clairement. En Mésopotamie tout un chacun croyait en l'existence de fantômes/esprits, qu'on appelait en akkadien «*etemmu*». Ces fantômes qu'on peut aussi qualifier de revenants étaient issus de chaque personne décédée et résidaient normalement dans l'au-delà/les Enfers (qualifié dans les textes comme «pays dont nul n'est jamais revenu») et ne retournaient sur Terre que pour des raisons bien particulières, notamment pour exercer sur les vivants une activité nocive: il s'agissait de personnes décédées de façon tragique ou prématurée (par exemple mort-nés ou morts à l'âge enfant) ou de morts qui ne purent être inhumés de façon correcte (décès à l'étranger, sur un champ de bataille, etc.). Troisième raison pour leur retour sur Terre: les vivants ne leur présentaient pas ou trop peu d'offrandes funéraires. Ils ne subvenaient donc pas aux besoins des défunts.

La tablette, dont il ne subsiste que la moitié, est suffisamment petite pour tenir dans la paume d'une main. Je demande à Laurent Gorgerat si cela est suffisant pour en tirer des conclusions. «Le dessin recouvre un côté de la tablette, tandis que l'autre côté montre un texte dont il manque vraisemblablement la moitié. L'analyse du texte conservé et du dessin visible faite par Irving Finkel me semble tout à fait plausible. Le texte lui-même fait partie d'un corpus d'incantations et de manuels d'exorcisme bien attestés. Le fait que ce soit une jolie jeune femme qui reconduit le fantôme masculin laisse supposer qu'une explication de type amoureuse est envisageable.»

Les instructions au dos de la tablette recommandent de réaliser les petites figurines d'un homme et d'une femme, comme des petites poupées vaudou. «Donnez-lui une broche en or. Équipez-la d'un lit, d'une chaise, d'un tapis et d'une serviette; donnez-lui un peigne et une gourde.» Le texte continue: «Au lever du soleil, dans la direction du soleil, commencez les préparatifs rituels et placez deux récipients de bière de cornaline. Posez un récipient spécial et dressez un encensoir de genièvre avec du genièvre. Tirez le rideau comme celui de l'oracle. Disposez les figurines avec leur dispositif et placez-les en position. Dites enfin ce qui suit, Shamash, dieu du soleil et juge des enfers la nuit.» Et de conclure par un avertissement plein de menaces: «Ne regarde pas derrière toi!»

Un rite vaudou! Je me tourne à nouveau vers le conservateur du Musée des antiquités de Bâle. «Bien évidemment ce rituel n'a rien à voir avec les rites vaudous qui nous viennent à l'origine de l'Afrique de l'Ouest et des Caraïbes, mais il est vrai que ça rappelle une pratique similaire dans laquelle on utilise des figurines qui se substituent aux personnes réelles, en l'occurrence aux fantômes des défunts pour les conjurer. Les rites les plus importants étaient dans ce contexte sans doute ceux liés au traitement des défunts. Les descendants se devaient de pleurer les morts, de les ensevelir selon les coutumes et surtout de mettre à leur disposition des offrandes pour l'au-delà, notamment des libations d'eau fraîche et des dons de nourriture. Lorsque les vivants manquaient à leurs obligations par rapport aux trépassés, ceux-ci revenaient sur Terre pour leur nuire. Les rituels d'exorcisme en Mésopotamie avaient pour but de ren-

voyer les fantômes dans les Enfers. On utilisait souvent des figurines du fantôme que l'on enterrait par exemple dans le désert (donc loin de sa propre demeure), qu'on livrait à la rivière pour l'emmener le plus loin possible ou, comme dans notre cas, qu'on équipait pour qu'il puisse retourner aux Enfers.»

Tout cela paraît tellement extraordinaire que je sollicite l'avis de Catherine Mittermayer, professeure à l'Unité d'études mésopotamiennes de l'Université de Genève, pour savoir si cette découverte est vraiment exceptionnelle. «Les superstitions, les esprits et les démons étaient omniprésents dans l'imaginaire des Mésopotamiens. Les esprits des morts vivaient dans l'obscurité et mangeaient de la poussière. Un esprit peut être responsable de maladies. Et ceux qui étaient morts violemment étaient susceptibles de revenir et de saisir des personnes vivantes. Ce qui est passionnant sur cette tablette, c'est la combinaison de l'image et du texte, ce qui ne va pas de soi sur ce support. On trouve parfois de simples motifs à la fin d'un texte ou au dos d'une tablette. Mais que le dessin illustre quasiment le texte, c'est exceptionnel.»

On constate que cette notion de fantôme, intrinsèquement liée à celle de la mort, existe depuis des temps immémoriaux. Toutes les peurs, les faiblesses et les caractéristiques qui rendent l'espèce humaine si fascinante étaient déjà bien présentes il y a 2500 ans. Toutefois, l'existence des fantômes fait débat, comme le confirme la marquise du Deffand (1697-1780): «Est-ce que je crois aux fantômes? Non, mais j'en ai peur.»

Descendre pour mieux remonter

Carnet de bord de l'expédition polaire – 4^e épisode : juillet-novembre 2022

Une, deux, trois tempêtes. On est prêt pour le soleil maintenant. Après des mois à hiverner, le *Mauritius*, goélette en acier de 30 mètres battant pavillon suisse, se voit contraint de redescendre dans des eaux plus méridionales pour une année « au chaud ». Une nouvelle dépression atmosphérique liée à l'assurance du bateau nous arrive de front. Que faire ? Changement de cap, stress, résilience, adaptabilité, questionnement, acceptation, soulagement, l'équipe Pacifique aura eu le loisir de vivre une nouvelle palette d'émotions après toutes celles déjà vécues les années précédentes. Notre objectif est de traverser la tempête. Mais nous ne sommes pas seuls à bord dans l'aventure Pacifique. Fort est de constater que nous sommes bien entourés. Tous ont répondu au « mayday mayday » lancé depuis la terre cette fois. Nos soutiens, nos partenaires et nos équipes sont tous restés à bord, solidaires et soudés à la cause commune : *Sailing for Science, Education and Sustainability*. Après un mois de cabotage dans les eaux groenlandaises, une équipe solide menée par le skipper Pere Valera prend la barre depuis Qeqertarsuaq, port d'attache au Groenland, pour ramener le *Mauritius* dans des latitudes assurées. Délectez-vous du récit poétique de Pere et ses papillons blancs pour vivre cette navigation hors de l'ordinaire. C'est en Irlande que le nouvel équipage accueille le médiaman Pascal, des jeunes, un éducateur et Tina, une artiste talentueuse et tatoueuse. Pascal et Tina nous parlent en mots et en dessins du rythme d'un voyage à bord du *Mauritius*. Poésie, journal de bord, dessins, autant de perspectives qui font voyager depuis Genève, en rêvant un jour de monter à bord...

Stéphanie Stiernon



Dessin Katharina Kreil

Comme une nuée de papillons blancs

Le pub est bondé. La musique *live* inonde mes oreilles, dispersant alors la conversation que nous maintenions entre les cinq marins.

PERE VALERA*

Nous venons juste d'arriver à Galway. *Mauritius* (*Momo*), la goélette de Pacifique, repose tranquillement, amarrée dans le port protégé de cette belle cité. Une traversée de plus de 2000 miles nautiques dans l'Atlantique Nord et seulement quinze minutes que nous avons posé le pied à terre. De Qeqertarsuaq (Groenland) à Galway (Irlande). Notre destination finale est Portimão (Portugal), mais mon esprit n'arrive pas à se projeter dans l'avenir, il se focalise sur le passé. Un passé encore immédiat, mais que je sens déjà loin.

Après deux verres de Guinness, la conversation continue à se disperser, paraissant encore plus lointaine, et je sens émerger en moi des souvenirs et des émotions éprouvés lors de la navigation... Comme une nuée de papillons blancs rythmant mon esprit.

Il est une sensation que je ne pense pas avoir éprouvée mais dont je suis conscient de son existence : le stress. Ce stress ancestral, lié à la survie, apparaissant face à l'incertitude d'une navigation dans les eaux peu connues, où la lecture de celles-ci est difficile, avec comme objectif principal : ramener le *Momo* en dessous de la latitude 60°N (ce qui est chose faite). La réalité ou non de ce stress demeure en moi...

Le soleil brillait à Qeqertarsuaq lorsque nous avons remonté l'ancre. Ce lieu fut la maison d'hiver du *Mauritius* pendant de nombreux mois, où il est resté en permanence pris

dans les glaces. La vue sur ce village pittoresque, avec ses maisons colorées comme les jetons d'un jeu imaginaire, se perd rapidement au loin. Notre voyage commence. Le sentiment que la vie s'exprime dans le mouvement m'assaille.

Les icebergs, toujours présents, aiguissent notre attention. Petit à petit, notre regard se tourne moins vers l'arrière et se concentre davantage sur ce qui nous attend devant. C'est alors que nos éternels compagnons de voyage, les fulmars, nous rappellent combien nous avons à apprendre sur la gestion du vent.

La dernière fois que j'ai quitté le Groenland (en avion), le soleil venait juste de faire son apparition après avoir disparu deux mois et demi en-dessous de l'horizon, provoquant une nuit presque éternelle. Et maintenant, nous embarquons dans un voyage où le soleil refuse de se cacher. Cela fait peu de temps que cette étoile a atteint le solstice d'été.

Nous entrons dans le détroit de Davis à la recherche du bon vent. Les voiles, comme des poumons gonflés, insufflent au voilier le mouvement.

Le rythme des quarts s'installe dans notre quotidien et la frénésie, parfois illogique, de notre société sur la terre où nous vivons perd son hégémonie. Mais son bras est long... Trois des cinq membres de l'équipage sont positifs au Covid 19. Leurs symptômes étant de faible gravité, nous décidons de continuer.

Depuis la première nuit (nuit définie par les heures et non par l'obscurité), le brouillard nous enveloppe. Un brouillard épais comme le

beurre. Le radar, avec sa lumière bleu-vert, devient nos yeux. Notre attention gagne en finesse comme s'il s'agissait d'une lame acérée. Parfois, le vent transforme le brouillard en brume ; les icebergs qu'on devine à moitié se convertissent, eux, en points lumineux sur l'écran.

Momo, lui, continue de voguer sur la mer comme s'il naviguait dans un rêve.

Nous avançons si loin dans le détroit de Davis qu'au moment du lever de rideau du brouillard nous découvrons la banquise canadienne. Une langue de neige, à perte de vue, de chaque côté...

Momo continue sa descente. Les jours passent comme un présent éternel. Par moments, il n'existe que la météo et le soin du bateau dans nos pensées, accompagnés du sentiment de faire partie d'un engrenage beaucoup plus grand, où l'important est que tout continue de rouler.

Au passage de la latitude 60°N, comme par magie, la brume disparut à l'instar du réveil de la conscience dans le rêve.

Nous entrons dans la ceinture de dépressions de l'Atlantique. Lire ses isobares ressemble à lire les pentes d'une montagne. *Momo* navigue en les zigzagant afin d'éviter que le vent qui les entoure devienne un frein, mais soit plutôt une force qui nous pousse en avant. Les vagues, collines escarpées, nous portent sur leur dos afin de nous montrer l'horizon infini. Un paysage où tout peut changer chaque seconde et où l'unique référence est la voûte céleste, aussi changeante, mais prévisible.

La nuit noire s'est déjà installée, il y a quelques jours.

L'océan, qui me semble parfois stérile, nous prouve alors qu'il lui reste encore de la vie. Baleines, dauphins et globicéphales partagent, par moments, la route de *Momo*. Ils nous livrent leurs pirouettes et leurs chants dont le sens nous échappe encore... Une plainte peut-être. Les fulmars, toujours présents, m'évoquent l'âme de vieux marins sages ayant fumé un jour la pipe sur le pont de voiliers délabrés et qui, maintenant, planent librement sans laisser de sillage. Le temps comme on le perçoit aujourd'hui perd un peu sa raison d'être, mais il continue d'avancer, inexorablement, emmenant avec lui le voilier.

Et, là, un matin, au loin, c'est l'Irlande. Notre première escale. Combien de temps s'est-il écoulé depuis que nous sommes partis ? Le calendrier indique dix-huit jours. Dans mon imagination, ça pourrait être plus, comme ça pourrait être moins...

Une main se pose sur mon bras. La pinte de Guinness est vide. La musique est de nouveau présente. D'un coup, tous les papillons blancs prennent leur envol et disparaissent. Mon esprit est clair comme un jour ensoleillé après une forte pluie. Je me retourne et là, il y a Thibaut, l'un des marins, la main posée sur mon bras. Il sourit.

– On va danser ou quoi ?
– Allez, on y va !

* avec une relecture attentive de Léa Dillard.

De Galway à Douarnenez

Une question de regard et d'oreille interne

PASCAL BAUMGARTNER*

Ce n'est pas la plus longue étape que j'ai vécue sur le *Mauritius*, ni la plus aventureuse comme celle de la traversée de Reykjavik à Nuuk en juillet 2021, mais comme à chaque fois, terrien que je suis profondément, la montée à bord du bateau est un véritable dépaysement.

Tout devient amovible, la mer impose son rythme, son balancement, même à quai.



Je suis arrivé le 1^{er} août à Galway sous une fine pluie irlandaise, plutôt rassurante en cet été caniculaire. Je rejoins l'équipage composé de Pere, le skipper et des deux Thibaut, chacun second. Des marins aguerris, qui viennent de faire plus de 2000 milles pour ramener le *Mauritius* du Groenland, où il a navigué plusieurs mois et passé un hivernage pris dans les glaces de l'arctique, jusqu'à nos côtes européennes. Avec comme destination cet été, Portimão, tout au sud du Portugal. Une escale chantier puis départ encore plus au sud, vers les côtes du Sénégal.

L'énumération de tous ces noms de lieux, de ports, me fait rêver, d'autant plus qu'on les appréhende par la mer. On y parvient à la voile, quand le vent le permet, on les perçoit de loin tout d'abord, doucement, et petit à petit se dessinent les rivages, les bâtiments, puis des silhouettes mouvantes sur les quais, sur les terrasses; les sons se répercutent à la surface de l'eau, des aboiements, les moteurs de bateaux de pêcheurs.



Lévi Strauss disait en introduction de son livre *Tristes Tropiques*: «Je hais les voyages!» en faisant allusion à ceux qu'on fait en avion. Je le comprends parfaitement. Le vrai voyage se fait en bateau, à pied, à cheval. Prendre le temps et être immergé dans l'espace...

Je suis monté à bord en tant que caméraman-réalisateur, en mission pour Pacifique, pour qui je fournis images et montages en vue des réseaux et de la communication. Je suis l'œil mécanique et numérique de Pacifique. Sans oublier l'oreille. L'image prend du relief avec le son.

Je ne suis pas le seul à assumer ces tâches: marins, scientifiques prennent parfois le relais quand les pros ne sont pas là. Avec bonheur et réussite souvent, chacun, chacune avec son point de vue. Chez Pacifique on multiplie les regards, les responsabilités, on est un peu polyvalent, on est surtout passionné.

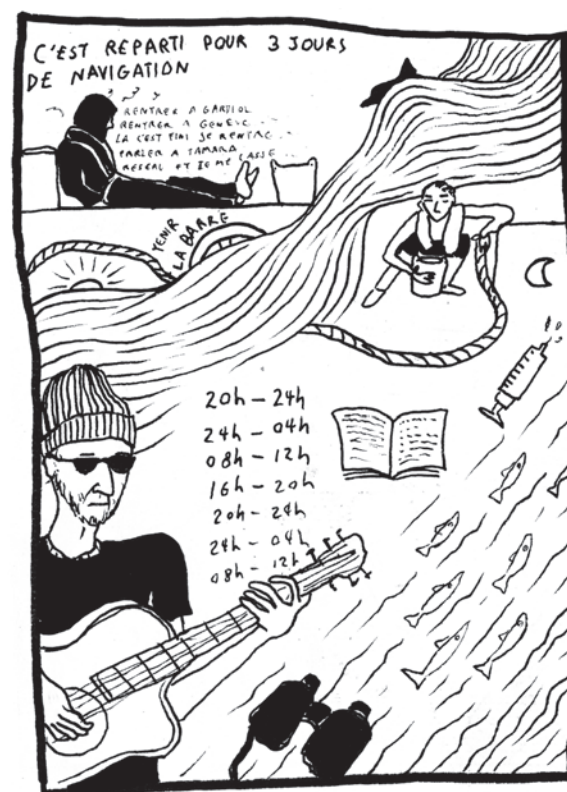
Il faut pour s'embarquer sur cette goélette qui, suivant la houle et le mouvement des vagues, peut se transformer en galère. Deux-trois jours me sont nécessaires pour m'amariner quand nous prenons le cap pour la Bretagne.

Le mal de mer, un dysfonctionnement de l'oreille interne. Une désynchronisation de nos yeux et de la perception des différentes parties de notre corps. Nous sommes sur un monde liquide, avec l'horizon qui bouge.

Je mets en veille ma caméra et me raccroche au pont, inspire l'air revigorant.



Nausées, fatigue et vertiges, finissent par passer. Pas pour tous. Noam, le jeune embarqué avec le programme «Jeunes en mer» est le plus sensible. Bientôt rejoint par Léo, le scientifique, que les va-et-vient entre le pont et le labo placé en soute finissent par déstabiliser. Seule Tina, la dessinatrice, est la plus vaillante des marins de pacotille que nous sommes. Elle a le cœur bien accroché à son oreille interne et continue à fumer des cigarettes et boire du café tout en s'adonnant à ses multiples activités artistiques. Elle garde son regard affuté.



Je reprends mon appareil, bon pied bon œil. La relation établie avec l'équipage depuis le départ et l'expérience déjà vécue avec certains me permet d'œuvrer en toute confiance.

Qu'est-ce que je cherche sur ce bateau, au-delà de remplir ma mission de caméraman attiré Pacifique? Après avoir filmé la proue du bateau et l'horizon en tout temps et à toute heure, les manœuvres et la montée de la grande voile ou de la trinquette, les personnes qui se relaient à la barre suivant les quarts, les diverses activités, scientifiques et autres qui ponctuent les journées, qu'est-ce qui attire encore mon regard, qui attise ma pupille?

Un bateau à voile de la taille du *Mauritius* reste un espace restreint, on finit par y connaître les moindres recoins, se retrouver dans ses pas et se heurter aux mêmes personnes.

Seuls la mer et le ciel changent, les humeurs aussi. C'est gigantesque, c'est infini. On devient contemplatif. L'appareil n'est plus d'usage dans ces moments. Dessiner ou peindre me semble être plus propice à rendre ces émotions.

Revenir sur le bateau. Il faut pouvoir aller au bout de la répétition, voire de l'ennui, tel l'alchimiste qui se transforme. Et se profile alors ce qui devient le *punctum*, un détail, un objet partiel qui accroche le désir au-delà de ce que l'image donne à voir. Et dans ce bateau, avec les personnes qui l'animent, une foule de détails émergent. Cela ne veut pas dire qu'il faille faire de l'image macro ou des gros plans, plutôt un plan moyen ou large et laisser de l'espace et de la respiration autour de l'élément saillant.

Et commencer à raconter des histoires.

Nous arrivons à Douarnenez, en Bretagne le 11 août. J'y étais il y a deux ans pour le départ du même *Mauritius* dans son expédition en Arctique. Encore une répétition. Une boucle est bouclée, mais pas fermée.

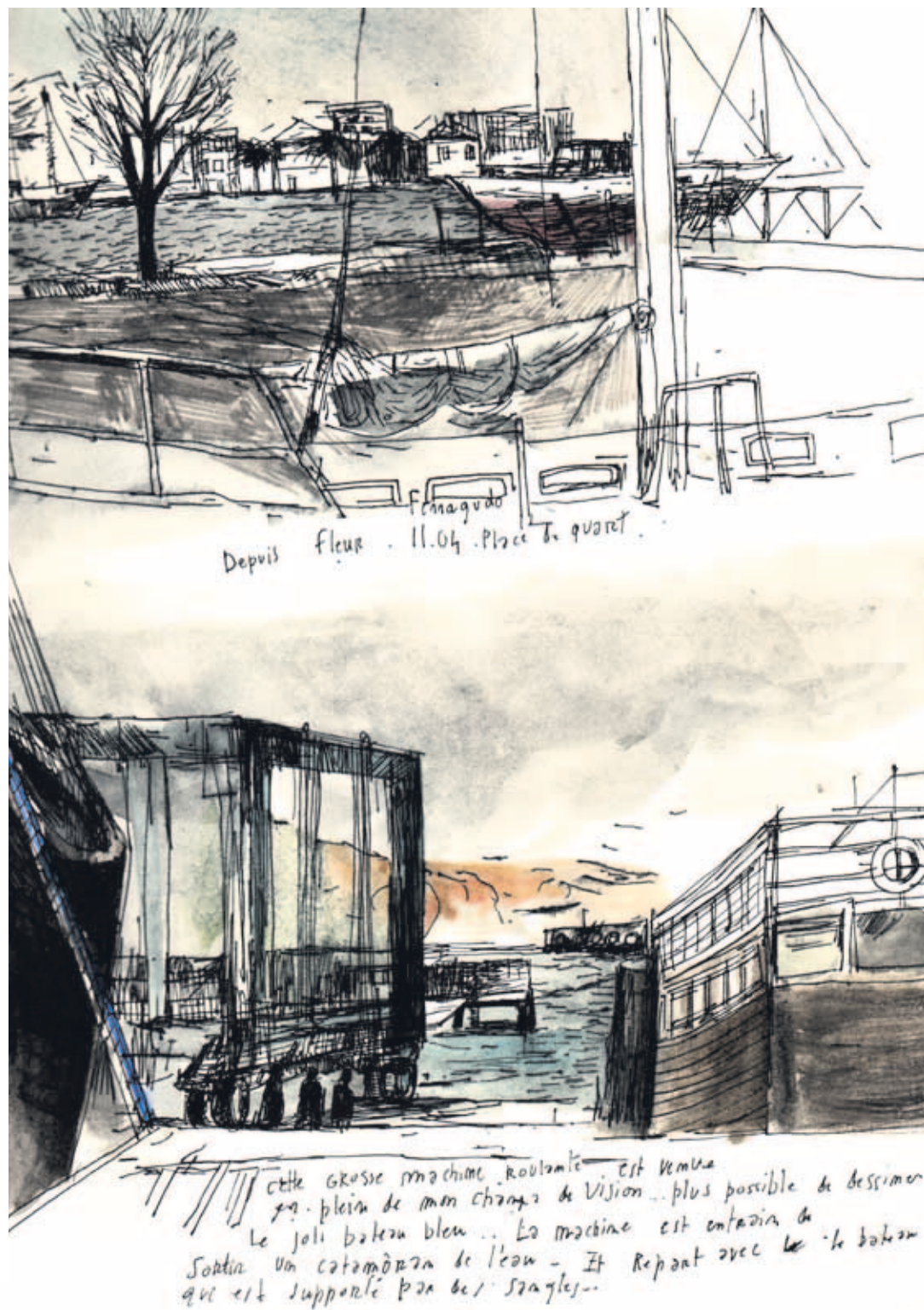
Je ramène de ce périple Irlande-Bretagne trois capsules vidéo et des photos, qui exposent des parcelles de ce qui s'est passé pendant ce temps de navigation, les côtés scientifique, artistique et éducatif qui sont les fondements de Pacifique, et un portrait du skipper.

Malgré tout, je débarque sur le ponton avec une sensation de ne pas avoir été jusqu'au bout du périple. En tant que médiaman, bien des surprises m'attendent encore pour la prochaine navigation.

*Responsable médias à Pacifique.

DESSINS TINA SCHWIZGEBEL WANG





DESSINS KATHARINA KREIL



Perspectives

Après une brève rencontre entre nos deux voiliers sur le chantier de Portimão au Portugal, le *Mauritius* continue son périple vers les Canaries puis le Cap Vert. Il va fêter Noël à Dakar et commencer l'année 2023 à Banjul en Gambie pour mener un projet scientifique. Puis entreprendre sa traversée de l'Atlantique vers les Açores pour enfin remonter vers l'Arctique et entamer le tant attendu passage du Nord-Ouest durant l'été 2023. Pendant que *Fleur de passion* continue de se faire dorloter par une équipe de marins et ouvriers bienveillants pour une remise à l'eau prévue au printemps 2023.

Si l'histoire et l'aventure vous plaisent et que vous souhaitez nous soutenir, voici quelques idées. Parce qu'ensemble, on est toujours plus fort!

Devenez membre Pacifique: info@pacifique.ch
 Visitez notre boutique en ligne: www.pacifique.ch

Nous organisons des conférences en entreprise ou lors d'événements avec projection et témoignages.

Embarquez comme équipiers (début janvier sur le fleuve Gambie au départ de Banjul, en avril aux Bahamas ou en octobre en Alaska autour de Kodiak (Aéloutiennes).

Suivez-nous sur les réseaux sociaux Instagram, Facebook, LinkedIn, Youtube et abonnez-vous à notre lettre d'information.



Ceux de la rivière



À l'aube, alors que le monde semble encore endormi, ils sont là. Ils veillent. Les yeux embués par le manque de sommeil, le corps ankylosé des rêves venus durant la nuit, ils veillent sur elle qui jamais ne dort. Celle qu'on a cloisonnée, canalisée, enterrée. Celle qui a souffert de notre volonté.

FANNY BRIAND

On pourrait croire que le silence règne, que chaque particule d'air ou de matière s'est figée à la tombée de la nuit, dans cet entracte au milieu de la vie. Comme cryogénisée en attendant l'éternel recommencement. Mais il n'en est rien. En ces instants fugaces, suspendus en un équilibre fragile sur le fil du temps qui déroule l'histoire des hommes, la vie est là, tapie en chaque recoin. En ce moment qui ne sait pas tout à fait comment être ; basculer du côté du jour ou se calfeutrer dans l'obscurité, elle se manifeste, à qui sait tendre l'oreille. Car il ne s'agit pas encore de voir ; les contours sont flous, indéfinis. Les formes toujours difformes sous une lueur indécise qui rechigne à offrir le monde aux regards. L'aurore n'a pas encore agi ; on perçoit plus qu'on ne voit, on avance à tâtons. Ceux qui ne savent pas écouter n'entendront rien.

Eux savent. Ils savent écouter le terrain qu'ils connaissent bien. Ils marchent, ils progressent, alors ils entendent. Ils entendent le son particulier de leur pas résonner sur le sol, ils se repèrent. Car ce sol ne résonne pas comme les tapis de béton qui se répandent en ville, ces tapis qui ne disent plus rien, qui ont cessé de raconter leurs histoires ne sachant plus que renvoyer leur propre image stérile. Ici, le tapis est épais et il parle. Il parle d'éco-

système, de cycle, d'érosion, de géologie, de sécheresse et d'orages fulgurants. La couche meuble d'humus adoucit la lourdeur des pas. Les racines saillantes dans la pente échauffent les épaules chargées et les corps fatigués.

Écouter permet de comprendre. Les sons qui se sont répandus dans les airs renseignent ; des craquelures, des brisures, des froissements, des frémissements, quelques cris. Des brindilles, des branches cassées, celles qui éraflent parfois les peaux, des feuilles mortes, des morceaux d'écorce, des pierres, de la boue, du sable. Ils entendent la brise nocturne annonçant l'aube disparaître dans la canopée, le feuillage épais et rigide du tremble chuchoter en se balançant, le bruissement doux des fines feuilles allongées du saule blanc. Et déjà, presque soudainement, à la même heure qu'hier, à la même heure que demain, s'élève le chant des oiseaux. Il donne le *la* de la nouvelle journée à venir, de la ritournelle sur laquelle se compose la vie. Un renard s'enfuit. Ils le reverront plus tard, étendu sur la grève, paisible. Un papillon de nuit cherche une nuitée pour la journée.

Le son de leurs pas devient plus consistant, plus franc, métallique, le gravier crisse. Ils savent qu'ils approchent, qu'ils seront bientôt là où ils voudraient être. Dans peu de temps, le soleil réchauffera la terre et réanimera les corps. À présent, ils l'entendent clairement, la rivière. L'eau s'écoule en un clapotis régulier. Elle se faufile entre les blocs qu'elle a



PHOTOGRAPHIES CÉCILE MONNIER

lentement polis, épouse la forme des galets, s'étend de tout son large dans l'espace qu'elle s'est réservée. Elle se moque souvent de la direction qu'on a voulu lui donner. Plus loin, elle lèche les falaises de molasse. En face, elle grignote, indifférente, la berge qui s'effondre; elle l'avale par morces, dessinant chaque jour un nouveau paysage. Sur un côté de son lit, un arbuste desséché semble ne pas vouloir capituler, il tient bon et s'érige fermement vers le ciel. Des touffes d'herbes blanchies, lassées de la lumière, sont accrochées à ses branches. Elles nous indiquent que le niveau d'eau n'a pas toujours été aussi bas et qu'il faut se méfier de l'eau qui dort.

Les rayons du soleil passent maintenant tout juste au-dessus de la frondaison des arbres de la rive opposée. Ils tombent en biais sur le sol. L'univers tout entier apparaît, tout ce qui n'était qu'hypothèse prend forme. Les contrastes s'élèvent, l'ombre et la lumière se disputent la matière. Un peuplier noir a cédé sous le poids des années, il est couché sur le flanc, non loin du corps du renard qui, lui, s'est étendu pour la vie. Sur l'écorce du vieil arbre, de larges sillons creusés dans la masse dessinent les méandres d'un paysage de plaine alluviale. La surface de l'eau joue les kaléidoscopes; elle s'est déchirée en des milliers de minuscules miroirs qui ondulent au gré du courant. La blancheur qui régnait jusqu'à présent laisse place à une palette de couleurs que les mots peinent à incarner; sur le tronc du peuplier, une mousse d'un vert terne rappelle les fougères détrempées sous la bruine automnale. Sur un rocher, les lichens dessinent la carte d'un territoire inconnu avec des touches de

jaune or, de vert et d'un gris pas vraiment gris. En aval, c'est un pan entier de falaise qui s'est illuminé à la lumière du jour.

Pour un peu, on se croirait seul au monde, entouré d'une nature sauvage, délesté du quotidien. On oublie que la ville n'est pas loin, que la pression guette, que tout ce qu'on a laissé derrière est caché dans un coin. Les pêcheurs, eux, sont là. Vigilants, ils espèrent. Ils veillent telles des sentinelles, des témoins protecteurs de cet univers en péril. Car ils savent; ils étaient là, déjà, quand on malmenait les rivières, qu'on les négligeait. Quand on pensait qu'elles pourraient laver nos plus sales ordures. Quand on imaginait pouvoir les maîtriser dans des canaux de béton ou des enrochements rectilignes. À vouloir s'en protéger, elles ont cessé de nous protéger.

Cécile Monnier, photographe indépendante basée à Lausanne, est lauréate de l'Enquête photographique fribourgeoise 2022. Elle réalisera à Fri-art une exposition immersive de photographies produites dans le cadre de sa recherche de terrain d'une année au fil des cours d'eau et à la rencontre des pêcheurs et des pêcheuses du canton de Fribourg. L'Enquête vise à donner naissance à un conte visuel fondé sur les réalités des rivières du canton, entre hier et aujourd'hui, à travers des questions liées à l'aménagement du territoire, l'agriculture, l'environnement, l'écologie et la dimension spirituelle des cours d'eau.

Enquête photographique fribourgeoise
Kunsthalle Fri-art, Fribourg
du 17 décembre 2022 au 5 février 2023
vernissage vendredi 16 décembre

La danse de la pluie

C'est ma marraine rentrant des États-Unis. Elle a mis dans sa valise deux bracelets de cheville à grelots, ils sont pour moi. J'ai 3 ou 4 ans.

DORA KISS

Oui, ma marraine vient de rentrer des États-Unis. Radieuse, elle m'explique ce pays, elle y a connu les gratte-ciel, les grandes avenues, les quartiers dangereux, la chaleur torride de l'été sur Central Park.

Sombre, elle me parle de vastes territoires, aujourd'hui presque déserts, sans buffles ni bisons, où deux peuples se sont affrontés. L'un qui fut oppresseur, il a presque tout pris le pays; et l'autre, opprimé.

Non, ma marraine n'a pas peur des mots, elle les forme précautionneusement dans sa bouche, pour moi qui l'écoute, admirative. Elle est si grande, ses cheveux sont si noirs. Et elle m'a rapporté des bracelets de chevilles.

C'est l'été, j'ai 3 ou 4 ans, et il fait tellement beau.

Elle me dit, ce sont des instruments faits pour la danse de la pluie. Il te viennent du peuple opprimé qui revivra par toi. Mets-les, et danse pour la pluie. Je pense, maintenant elle veut parler d'autre chose avec les parents, c'est sa manière de me dire d'aller jouer dehors, elle ne veut pas vraiment de ma danse de la pluie.

Je sors quand même, je danse comme l'enfant de 3 ou 4 ans que je suis, gesticulant, trépigant beaucoup pour que sonnent les

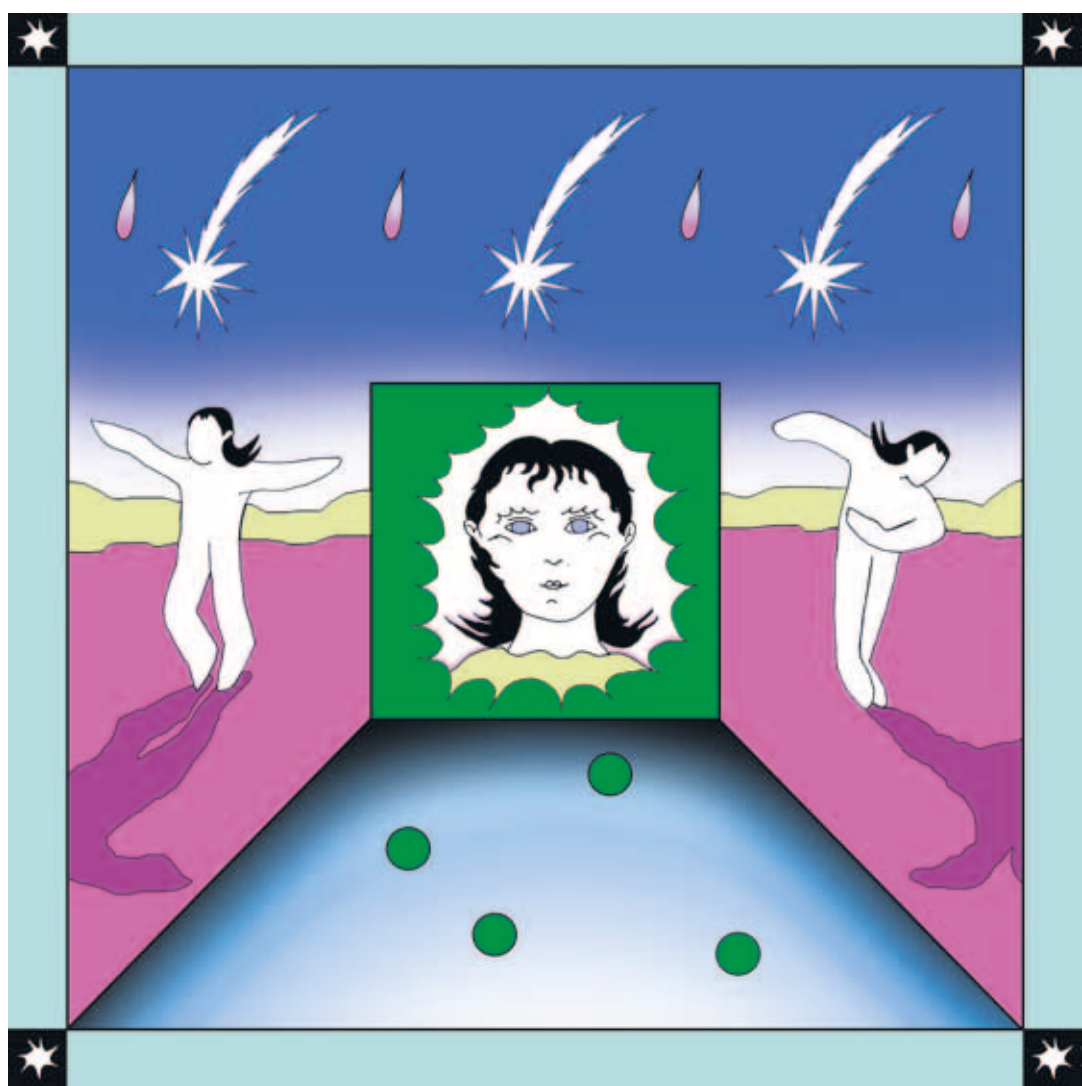
grelots. Et tout aussitôt je rentre: tu vois bien, il ne pleut pas. Raconte plutôt encore. Raconte-moi les Indiens. Mais non ce ne sont pas des Indiens. Raconte-moi les Cherokee alors, raconte leurs cheveux noirs, leurs habits, leurs maisons. Dis-moi leur danse, aussi. Ou plutôt: viens et montre-la moi, toi, la danse de la pluie.

Elle me dit, non, c'est toi qui dois danser, moi, je ne danse pas, mais je peux t'expliquer.

La danse de la pluie ne se fait pas comme ça, en rond. Ce sont les danses du feu qui se font en rond. Danse plutôt comme danse la pluie, d'un côté à l'autre de la cour, en zigzagant pour imiter non pas une, mais toutes les gouttes qui tombent. Appelle la pluie. En faisant comme ça comme ça? Oui comme ça comme ça, oui, sois très rapide, très vive, oui, comme ça, ça vient! Et n'oublie pas, si tu as des grelots aux pieds, pour autant ne les fais pas sonner tout le temps. Choisis ton moment, voilà, c'est mieux. Maintenant, on sens que tu fais une danse de la pluie.

Je pleure. C'est pas vrai. D'ailleurs il ne pleut pas. Je suis fatiguée maintenant. Et en vrai je n'aime pas danser toute seule. Et puis de toute façon, je ne suis pas Cherokee.

Aujourd'hui j'ai perdu mes bracelets de chevilles, l'été, et la pluie de mon enfance, même celle qui n'est jamais venue. Et la pluie qui tombe pour de vrai, elle le fait en trombe, droit, du glacier.



DESSIN AUD RAMOS

Liban-les-Bains

Cette fois, je me suis dit, « t'as perdu une belle occasion de te taire ! ». Quand Françoise, notre rédactrice en chef, qui comme Atlas porte le *Journal des Bains* sur ses épaules de nageuse en eau libre, a demandé : les « Bains d'ailleurs », qui s'en occupe ?, tout de go je me suis exclamé, grande gueule, « ben moi, je pars au Liban dans trois semaines et les bains de Byblos, c'est bien connu, sont une merveille. »

FLORENCIO ARTIGOT

Il est vrai que je venais de lire une histoire des Phéniciens aux éditions Tallandier dont le titre original italien prêtait au rêve : *La civiltà dei Fenici, un percorso mediterraneo nel I millennio a. C.* Puis un ouvrage bardé de dessins des expéditions françaises orientalistes de Flaubert et Lamartine sur les thermes romains de Tyr et les splendeurs de Baalbek. Emballez, c'est pesé ! Vol de Swiss à destination de Beyrouth via Kloten. Pas de doute : les bains de Byblos allaient faire un tabac au pays de la chicha.

Arrivé à Byblos, c'était une tout autre histoire. Des bains, ils n'y en avaient pas. Enfin, les seuls que j'ai pu contempler, entre deux colonnades romaines sur le promontoire rocheux de cette ville antique de 5000 ans, étaient à sec. Aussi secs que le reste de cette biscotte phénicienne momifiée qui gisait dans le sarcophage d'Ahiram, roi de Byblos (mille ans avant notre ère) exposé au Musée national de Beyrouth. J'étais donc fait et refait. Il fallait de toute urgence trouver des bains dans la région, et des beaux, afin de ne pas passer pour un couillon. Il fallait aussi éviter de m'attirer les foudres d'Atlas – même si celles-ci proviennent de Jupiter. J'étais donc à la recherche du bain perdu.

Ces bains, je les ai trouvés. Et bien trouvés. Ils sont planqués sur les pentes escarpées du Mont-Liban, à quarante minutes en voiture de Byblos. Ce sont les cascades de Yahchouch, lieu béni des dieux, qui évidemment n'existent pas. Il faut dire que « Yahchouch » s'écrit comme ça ne se prononce pas, avec un léger « schhhhh » final, doux comme une volute de fumée exhalée d'un narguilé aux senteurs de pomme verte. L'origine du mot viendrait du syriaque araméen et signifierait « le dieu blessé ». Pour la faire courte, le dieu syriaque Adonis serait mort dans le fleuve Ibrahim qui traverse le village de Yahchouch, fief des milices du chrétien maronite Samir Geagea, ancien lieutenant des phalanges libanaises et du clan Gemayel, dit aussi « le chevrier ». Crapahuter dans la vallée, c'est mieux comprendre le sobriquet.

Pour accéder à cette cascade, on doit s'aventurer sur des chemins de traverse, mais surtout des chemins de chèvres. Après une heure de marche sur un sol karstique enfoui dans une végétation luxuriante – le même sol que celui qui compose le Jura avec ses dolines et ses lapiaz – on entend les premières éclaboussures de la rivière Yahchouch. Ce cours d'eau, antique fil à couper le beurre karstique, a réussi à creuser à lui seul, au fil du temps, cette vallée sublime en partant des hautes crêtes du Mont-Liban à 2100 mètres d'altitude. Tapie au fond d'un coude, entre deux plis de roches marbrées, la cascade n'est pas loin. Un dernier virage et c'est la baffé, ou plutôt l'extase. Un sentier initiatique. Au dernier virage donc, au cri strident d'un rollier d'un bleu éclatant qui s'aventurait par là, surgit d'un coup une lentille d'eau vert turquoise surplombée d'une petite cascade. Du jamais vu. Une scène Panavision digne d'un film de Tarzan. Je glapissais tel Cheetah le singe.

La cascade est enveloppée dans un cornet minéral soyeux formé, micro-goutte après micro-goutte, pendant des millénaires. L'eau jaillit tout en haut comme d'une jarre géante, presque béante. Puis elle coule, ou plutôt glisse sans glouglous, sur un chenal recouvert délicatement d'un tapis fin de velours vert. Un tapis de billard naturel imbibé d'eau de source.

Une myriade de mousses fines ont choisi de vivre ici en dentelles pour témoigner, j'imagine, de la mort d'Adonis.

L'eau est évidemment cristalline vu qu'elle a traversé les couches karstiques pendant des mois pour se purifier. Les pluies et les neiges de l'hiver libanais se déversent ainsi avec un débit constant dans cet écrin de roches. En bout de cascade, par polissage et ponçage mécanique, un bassin rond d'un rayon de 20 mètres gît là. D'après les premiers frissons, la température de l'eau doit être proche des 18-19°C. Cette piscine naturelle de 1,5 mètre de profondeur est tapie de petits galets soyeux charriés par les averses brutales des printemps

levantins. Il convient dès lors de plonger à l'horizontale, les yeux bien ouverts, pour ne pas se fracasser le crâne contre les parois de roches lisses marbrées d'orange.

Je me suis baigné quatre fois tellement cette eau magnétise. Pour la première fois, j'ai senti que je pouvais croire en Dieu. Pas de doute : ce lieu avait un dieu. Je parle de la nature déesse, d'une force suprême qui jaillit d'en haut, qui coule dans un canal millénaire et minéral. Ce bassin était une cathédrale. Ici pas de religieux, ni de sacré, son triste ersatz : la nature est magie. Il suffit d'ouvrir la bouche, bien béante, pour que cette eau termine sa course dedans, pulvérisée au rythme

de la cascade, pour la rafraîchir. Je me revoyais enfant quand on courait la bouche grande ouverte pour attraper avec la langue les premiers flocons de neige de décembre virevoltant dans la campagne de Meyrin. Ici, c'est le dieu de l'eau qui rencontre le dieu de la forêt qui glisse sur les pentes du dieu de la roche exposant des albâtres crème, presque pâles. Impossible de rester de marbre. Sous la cascade de Yahchouch, on effleure le Grand Tout. Il affleure de partout. Pour autant que l'on sache plonger avec délicatesse. Sinon, bim bam boum ! C'est un autre paradis qui vous attend.



Une fois encore, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer des vérités historiques, agrémentées, comme il se doit, de quelques coups bas.

La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER*

Au petit matin du 3 juin 1880 sur la plage de Mies, deux hommes armés se font face. Gants de ville, épée à la main, messieurs Rochefort et Koechlin sont prêts à en découdre. Lorsque Georges Clémenceau, celui qu'on ne surnomme pas encore «le Tigre», donne le signal du départ, Rochefort porte à son adversaire une botte serrée. Koechlin esquive et par un dégagement blesse grièvement son vis-à-vis à l'épigastre. Des flots de sang se répandent sur la plage. Le médecin présent déclarant la blessure trop grave pour continuer, le combat est arrêté. Il n'aura pas duré plus de deux minutes.

Apaisé par sa victoire, Koechlin, l'offensé qui demandait réparation, s'en va prendre le premier train. De son côté, Rochefort est ramené à Genève pour être soigné. La police genevoise qui suivait les duellistes n'a pas pu intervenir, Mies étant en territoire vaudois.

Pour comprendre l'hostilité entre les deux hommes, il faut d'abord présenter Henri Rochefort. Journaliste à la plume acerbe et homme politique fortement engagé à gauche, Rochefort est né en 1831 à Paris. Condamné pour complicité morale avec les communards en 1871, il est parvenu à s'évader du bagne de Nouvelle-Calédonie en 1874 et vit depuis en exil, notamment à Genève.

En mai 1880, son fils aîné qui vit à Paris est blessé par un policier. Convaincu que cette agression est une vengeance politique, «les fils de condamnés ayant aussi le don d'effrayer les imbéciles qui nous gouvernent» écrit-il, Rochefort s'en prend violemment à Louis Andrieux, préfet de police de Paris, dans une lettre publiée dans le journal *Le Mot d'ordre*. Avant de prévenir Andrieux qu'il ira lui «rendre en soufflets» chacune des blessures subies par son fils lorsqu'il aura été amnistié, Rochefort brocarde le népotisme du gouvernement : «Je n'ai pas la prétention d'obtenir justice sous un gouvernement qui a laissé votre beau-frère tuer impunément un homme dans un duel certainement déloyal, puisque le meurtrier évite avec tant de soin la publicité des débats judiciaires».

En réalité, l'incriminé n'est pas le beau-frère d'Andrieux, mais Alfred Koechlin, son beau-père, pour qui l'insulte est trop grave pour être ignorée. Rochefort qui ne refuse jamais un duel – son surnom d'homme aux vingt duels et trente procès n'est pas tombé du ciel – accepte d'affronter Koechlin, mais en Suisse, exil oblige. Malheureusement pour lui, la plage de Mies ne sera pas le théâtre de son grand triomphe à l'épée. Comme l'écrit alors l'un de ses amis dans *Le Figaro* : «Le premier mouvement chez Rochefort est toujours terrible, plus pour lui que pour les autres, car dans toutes ses rencontres, il a été blessé».

* Conservateur du Musée du Léman.

PHILIPPE CONSTANTIN

Si l'on connaît bien cette extravagante affaire qui fit à l'époque la une des journaux, on connaît moins ce qu'il advint à Rochefort les jours qui suivirent le duel.

Fichtre! Blessé à l'épigastre. Voilà de quoi vous laisser un homme en pâture aux corbeaux. C'est donc en toute urgence qu'il fallait ramener le vindicatif pamphlétaire à Genève pour le soigner convenablement.

Par chance, l'infortuné journaliste et boulangiste parisien était accompagné de son médecin, Paul Constantin, un mien trisaïeul dont le récit s'est transmis dans la famille de génération en génération.

Après avoir épongé la blessure avec de la bourre de coton et fait un pansement de fortune, la question du retour se posait. Les chemins carrossables étaient fort cahoteux

pour rejoindre la ville et auraient menacé de faire saigner plus que de raison le pauvre journaliste, blessé autant physiquement que dans son orgueil.

En ce 3 juin de 1880 la météo était clémente et le lac sans une ride. Mon trisaïeul Paul prit donc la décision d'engager deux rameurs costauds et de ramener Rochefort place de la Fusterie dans une barque de pêche qui empuantissait le poisson, mais qui au moins garantissait un voyage sans secousses. Il y eut bien cependant deux moments où ils furent fort chahutés et qui leur firent craindre le pire. En effet, selon l'horaire, le bateau vapeur *Cygne* fonçait droit devant lui et faillit les percuter, suivi peu après par le *Rhône*, qui faillit en faire autant. S'ils évitèrent la collision, ils subirent violemment les remous que les deux navires laissèrent derrière eux. Ballotés comme dans une coque de noix, rameurs, médecin, duelliste – même si Rochefort, au contraire des autres, était un excellent nageur –, tous crurent

leur dernière heure venue, craignant qu'une vague ne les submerge et les engloutisse.

Arrivé à la Fusterie, on brancarda Rochefort jusqu'aux Tranchées où mon trisaïeul tenait cabinet.

Là, nettoyé, désinfecté, pansé proprement, on lui fit garder le lit quelques jours, durant lesquels Rochefort reprit sa plume au vitriol pour incendier ses ennemis et sans doute, espérer provoquer encore quelques duels. Il échappa fort heureusement à celui que mon trisaïeul, fin bretteur par ailleurs, aurait été en droit de lui exiger, Rochefort ayant essayé de lutiner sa femme alors qu'elle lui prodiguait quotidiennement des soins en l'oignant d'un onguent cicatrisant.

Plutôt donc que de lui infliger une vingt et unième défaite humiliante, en humaniste qu'il était, Paul préféra simplement le congédier. Moins d'un mois après, Rochefort rentre à Paris et est accueilli, allez savoir pourquoi, comme un véritable triomphateur et un héros.



Collection du Musée du Léman

L'histoire vraie



Géraldine. « J'adore ce lieu qui me donne l'impression de voyager, de ne pas être à Genève. C'est un petit moment pour soi dans un beau cadre. Un spot exceptionnel ! »



Sam et Marieke. « Nous sommes des habitués des saunas et nous aimons beaucoup celui-ci pour la simplicité du lieu et la proximité sociale. C'est un hameau de bien-être en milieu urbain. »



Pere. « C'est la deuxième fois que je viens. J'apprécie beaucoup de pouvoir me baigner dans le lac après avoir transpiré dans le sauna. Et l'endroit est cool ! »



Walter. « Je viens ici parce que ça me fait du bien. Aller au sauna et après nager en eau froide, c'est extra. Avec ça, pas besoin d'antidépresseur... »

Sauna en têtes, vendredi 14 octobre

En cet après-midi gris souris, ils sont nombreux à franchir le pont du Goléron pour trouver refuge au sauna des Bains des Pâquis, des heures durant. Que trouvent-ils donc bien en ce lieu valant la peine de braver le petit crachin qui menace ? C'est ce que nous avons demandé à celles et ceux qui ont bien voulu se faire tirer le portrait.



Jamila. « Je suis là pour me connecter avec mon corps et mon âme. J'ai trouvé ici mon équilibre. C'est aussi le seul endroit où l'on se tait. »

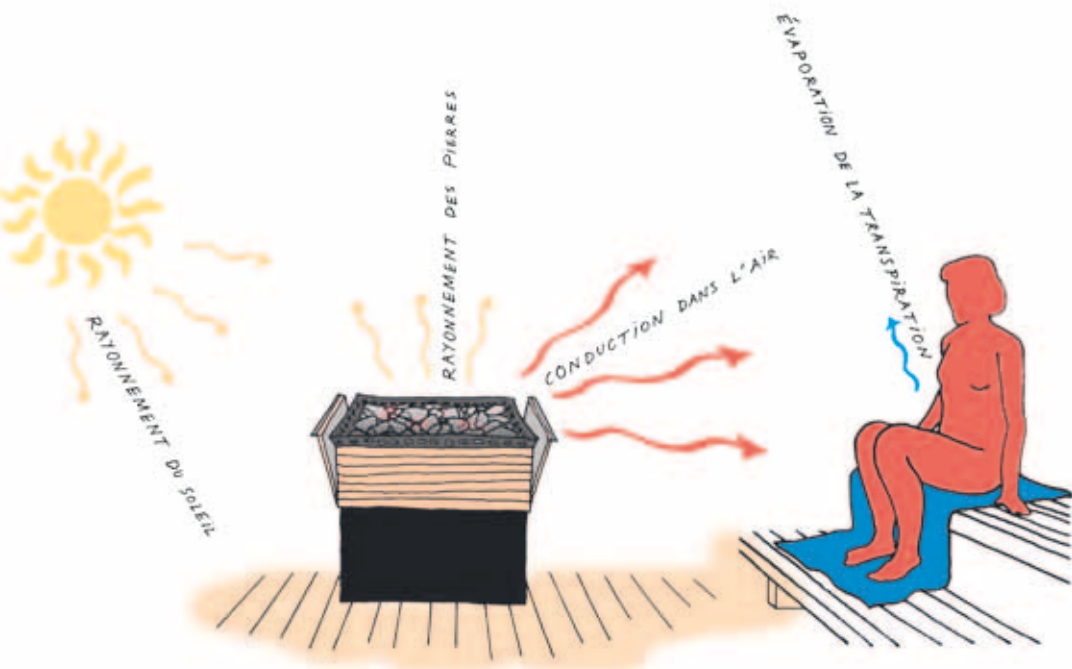


Jean-Michel. « Je cherche dans cette pratique la relaxation, le contact avec la chaleur et l'eau froide. Être avec mon corps. »



Jean. « Si je suis un habitué ? Je viens ici régulièrement depuis 25 ans ! Ça fait partie de mon hiver genevois. »

La physique du sauna



Pourquoi un sauna à 100°C est-il moins chaud qu'un bain à 50°C ?

La sensation de chaleur au contact de l'eau et de l'air à la même température diffère significativement. La main plongée dans l'eau froide à 5°C est plus rapidement refroidie que dans l'air à 5°C.

Lorsque deux objets sont mis en contact, l'objet de plus grande température chauffe l'autre et de ce fait, se refroidit. Mais ce transfert de chaleur ne dépend pas uniquement de la différence de température.

Il dépend aussi de la nature des objets : de la capacité d'un objet à transmettre de la chaleur. Or l'eau transmet bien mieux la chaleur que l'air. Ainsi, même si la différence de température entre le corps humain et un bain chaud ou de l'air chaud est la même, l'eau du bain nous transmet davantage de chaleur que l'air. Un sauna à 100°C ne nous ébouillante pas. Pareillement, le contact du bois dans le sauna est bien plus supportable que celui de la vitre.

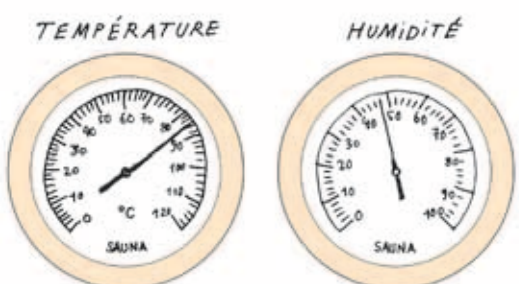
Comment avoir plus chaud dans un sauna sans augmenter sa température ?

Pour avoir plus chaud dans un sauna, on peut évidemment augmenter la température du sauna, laquelle peut dépasser les 100°C. Mais on peut agir sur une autre variable : la quantité de vapeur d'eau contenue dans l'air. De même que l'eau nous chauffe davantage que l'air, l'air nous chauffe d'autant plus qu'il est humide.

En versant de l'eau sur les pierres chaudes du sauna, cette dernière passe de l'état liquide à l'état gazeux et augmente la capacité de l'air à transmettre la chaleur – par conduction – et à nous chauffer.

Comparer la température de deux saunas ne suffit donc pas à savoir lequel est le plus chaud : un sauna à 80°C avec 30% d'humidité peut chauffer plus qu'un sauna à 100°C avec 5% d'humidité.

Dans le hammam, le taux d'humidité atteint souvent la valeur maximale (100%), mais la température ne dépasse pas les 50°C, pour ne pas nous brûler.



Qu'est-ce que la température ?

La température mesure le degré moyen d'agitation des molécules. Les molécules vont dans toutes les directions, à des vitesses différentes, et il est en pratique impossible de décrire le mouvement de chacune d'elles. Par exemple dans un cube de 1 millimètre de côté, il y a environ 25 millions de milliards de molécules (25×10^{15}).

La température est une mesure de l'énergie moyenne des molécules, elle est une grandeur statistique. Plus la vitesse moyenne des molécules d'un corps (à l'état liquide, gazeux, solide...) est grande, plus grande est la température.

La température se mesure en degrés Celsius (°C), en degrés Fahrenheit

$$T(^{\circ}\text{F}) = 9/5 \times T(^{\circ}\text{C}) + 32$$

ou en degrés Kelvin

$$T(^{\circ}\text{K}) = T(^{\circ}\text{C}) - 273,15.$$

La température la plus basse possible, atteinte lorsque toutes les molécules sont au repos, est appelée le zéro absolu, elle vaut $T = -273,15^{\circ}\text{C}$ (soit 0°K).



Pourquoi l'air chaud monte ?

Dans un air chaud, l'agitation moyenne des molécules est plus grande que dans un air froid. Si elles sont plus agitées en moyenne, elles tendent à occuper un volume plus grand. L'air chaud est donc moins dense que l'air froid.

Or un objet plongé dans un fluide coule s'il est plus dense que lui (une fourchette dans l'eau), et monte s'il est moins dense (un ballon d'hélium dans l'air).

Ainsi, dans un espace fermé comme le sauna, l'air chaud se trouve en haut. Dans un sauna comme celui des Bains des Pâquis, le gradient de température du sol au plafond peut atteindre plusieurs dizaines de degrés (températures de 40°C au sol et 100°C au plafond). Dans une montgolfière, la même idée est à l'œuvre : chauffer l'air pour monter.

Comment chauffer ?

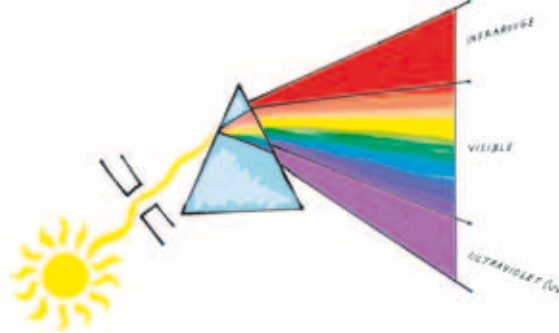
Un objet peut être chauffé en étant mis au contact d'un autre objet à une température plus élevée. Dans le sauna et le hammam, l'air est plus chaud que le corps humain et chauffe donc ce dernier. L'efficacité du transfert de chaleur est contrôlé par la température et le degré d'humidité de l'air : sec dans un sauna, saturé en eau dans un hammam.

Si on vide l'air d'un espace fermé jusqu'à atteindre le vide, la température descend au zéro absolu : $T = -273,15^{\circ}\text{C}$. Plus possible alors d'être chauffé par contact.

Mais un objet peut aussi être chauffé sans contact, par rayonnement, comme le font les rayons du soleil. En plus de la lumière visible, ils contiennent entre autres du rayonnement infrarouge, celui que l'on sent avec la main devant les pierres du sauna ou une ampoule à filament. Ce rayonnement, comme la lumière visible, n'a pas besoin d'air ou de support matériel pour se propager (sinon les rayons du soleil ne nous parviendraient pas).

Ainsi, dans un espace vide, il est possible de chauffer. Par exemple le vide spatial (moins d'une molécule par mètre cube) a une température de 3 degrés au-dessus du zéro absolu ($T = -270,15^{\circ}\text{K}$), du fait du rayonnement fossile, qui date des débuts de l'Univers.

À l'extérieur, le rayonnement du soleil nous chauffe (c'est pourquoi un thermomètre doit être mis à l'ombre), même si l'air est froid. Il nous fait aussi bronzer (rayons ultraviolets). Et dans un espace fermé, une lampe à infrarouge permet de créer un sauna.



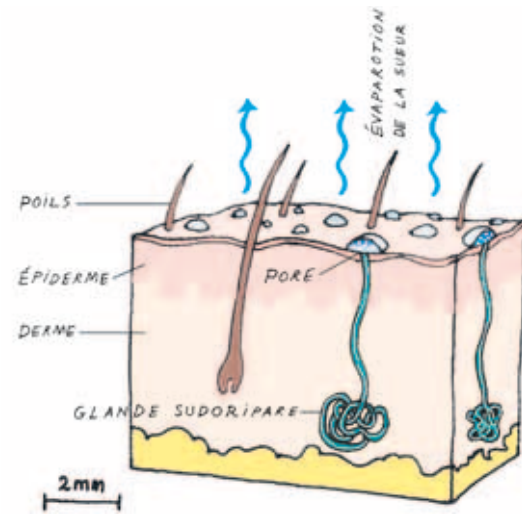
Chauffer son corps ?

Le corps produit en permanence de la chaleur, essentielle à la vie. Une partie de la chaleur produite est évacuée par la peau, qui se refroidit au contact de l'air. Plus les vaisseaux sanguins sont dilatés, plus de chaleur est évacuée. Ainsi, la température moyenne d'une personne résulte de l'équilibre entre la température de son corps et celle de sa peau. Dans des conditions normales, la température du corps est de 37°C et celle de la peau de 33°C.

Lors d'un effort physique, le corps produit plus de chaleur et le simple contact de la peau avec l'air ne suffit plus à refroidir le corps : on a chaud. Vient alors la sudation ou transpiration : la glande sudoripare, située sous la peau, produit de la sueur, composée pour l'essentiel d'eau, qui est évacuée à la surface de la peau ; en s'évaporant dans l'air, elle va prendre de l'énergie à la peau et l'aider à se refroidir.

Dans le sauna, c'est l'inverse, la peau protège le corps des températures extérieures trop élevées. Le contact de l'air très chaud fait augmenter la température de la peau (jusqu'à 42°C), mais pour éviter qu'elle ne chauffe encore davantage, la transpiration va, une fois encore, aider à refroidir la peau et maintenir le corps à une température presque normale (pas plus de 39°C).

La chaleur apportée par le sauna provoque la dilatation des vaisseaux sanguins et une baisse de la pression artérielle. Dans le bain froid qui suit le sauna, l'effet est inverse : aug-



mentation de la pression artérielle. Ainsi, le cycle sauna-bain froid favorise la circulation sanguine et renforce le cœur.

L'air étant moins efficace à transmettre de la chaleur que l'eau, la durée du sauna est plus longue que celle du bain froid. Les risques potentiels ne sont pas les brûlures mais des effets sur la circulation sanguine pour les personnes souffrant de troubles cardiovasculaires.

Deux expériences à faire à la maison

Expérience 1

Prenez un verre d'eau froide (à gauche) et un verre d'eau chaude (à droite). Une température plus faible signifie une vitesse des molécules en moyenne plus petite.

Verser un colorant alimentaire dans chaque verre. Les chocs des molécules d'eau sur le colorant sont moins forts à gauche, car la vitesse moyenne des molécules d'eau est plus faible. En conséquence, le colorant se mélange à l'eau moins vite qu'à droite.

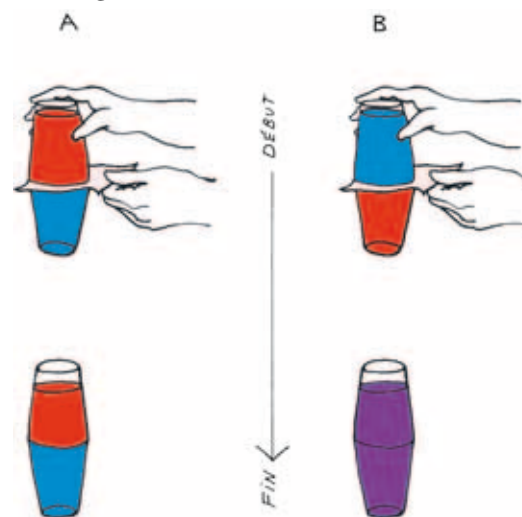


Expérience 2

Prenez un verre d'eau froide et un verre d'eau chaude. Avec une plaque renversez un des verres sur l'autre,

- cas A : eau chaude sur eau froide
- cas B : eau froide sur eau chaude.

Comme l'eau froide est plus dense que l'eau chaude, elle coule dans l'eau chaude. Quand on enlève la plaque, l'eau chaude flotte sur l'eau froide (cas A, à gauche) alors que l'eau froide coule dans l'eau chaude et les eaux se mélangent (cas B, à droite).





Photographie Fausto Pluchinotta

Permanences

Aussi étonnant que cela puisse paraître, je n'ai jamais nagé deux fois dans la même rivière ou dans le même lac. Non, jamais. Et, sans prendre trop de risques, je peux m'aventurer à affirmer que vous non plus. Cette idée, à première vue cocasse, nous vient tout droit d'Héraclite, un philosophe présocratique originaire de la ville d'Éphèse, qui vécut entre 535 et 475 avant Jésus-Christ. De sa vie ou de sa pensée, on ne sait pas grand-chose. Mais revenons à notre rivière. Dans les rares fragments qui ont survécu à l'épreuve du temps, on trouve cette pensée cryptique : « Nous marchons et nous ne marchons pas dans les mêmes rivières ; nous sommes et nous ne sommes pas. »

ÉRIC VANONCINI

Commençons donc par les rivières (ou les lacs) et imaginons que vous venez tout juste de vous baigner aux Bains. Continuons cette expérience de pensée en imaginant qu'hier vous vous êtes baigné-e au même endroit. Peut-on affirmer que vous avez nagé deux fois dans le même lac ? À première vue, qui pourrait le nier ? Géographiquement, il s'agit bien du lac Léman. Et pourtant, quand on y regarde de plus près, ce n'est pas aussi simple qu'il semble : peut-on vraiment affirmer qu'il s'agit du même lac ? Les courants, les différentes particules et molécules ont changé, portés dans un flux incessant de changement, altérant ainsi continuellement la nature du lac. Si le lac ou les fleuves ne cessent de changer pour un devenir autre, comment se fait-il que l'on puisse leur donner une identité unique (Léman, Rhône, etc.) ? En d'autres termes, dans tout ce changement continu, on doit pouvoir trouver une essence permanente qui subsiste et qui forme le socle de leur identité, et ce malgré le changement, non ?

Qu'est-ce qui fait que le Rhône est le Rhône ou que le Léman est le Léman ? S'agit-il du lit du fleuve ou du lac, c'est-à-dire le parcours qu'ils empruntent ? Mais si l'on décidait de détourner un bras du Rhône sur quelques kilomètres, cesserait-il alors d'être le Rhône ? Ou serait-ce plutôt la source et l'embouchure d'un fleuve qui en font ce qu'il est, à savoir son origine et sa destination ? Mais ici à nouveau, si l'embouchure du fleuve venait à changer suite à des glissements de terrain importants, n'aurait-on pas toujours à faire au même fleuve ?

Et si les fleuves et les rivières changent sans cesse, il en va de même pour tout le reste. Tout n'est que perpétuel changement. Tout, c'est-à-dire aussi vous et moi. « Nous sommes et nous ne sommes pas », selon Héraclite. Peut-on dire que vous êtes la même personne que celle qui a commencé la lecture de ce texte il y a peu ? Certainement. Dans ce bref laps de temps, votre identité n'a pas changé : les données inscrites sur votre passeport sont toujours valables, à commencer par votre nom. Et pourtant... Et pourtant votre corps et votre esprit n'ont cessé de changer. De manière imperceptible certes, mais ils ont changé. Dans les

deux minutes qu'il vous a fallu pour arriver à cette ligne, un nouveau neurone a très probablement vu le jour. De très nombreuses cellules ont été remplacées par d'autres dans un flux perpétuel. Si vous pouviez comparer votre corps à celui d'il y a dix ans, au-delà des différentes marques de l'âge, des blessures ou des kilos en plus ou en moins, vous verriez que toutes ou quasi toutes les cellules de votre corps ont été remplacées. Peut-on encore dire qu'il s'agit de la même personne quand plus rien n'est identique ? À nouveau, si tout est différent, comment peut-on dire qu'il s'agit du même individu ? Qu'est-ce qui fait que vous êtes vous et que je suis moi ? Quelle est notre essence ? Serait-ce notre ADN, ce socle apparemment immuable qui nous identifie et nous différencie ? Depuis 2012 et les recherches du professeur Alain Malafosse de l'Université de Genève, on sait désormais que certains traumatismes peuvent marquer de manière durable notre ADN et peuvent même se transmettre aux générations suivantes. Serait-ce plutôt notre parcours de vie et la mémoire imprimée en nous de ce que nous sommes et de ce que nous avons fait ? Mais si c'est le cas, que penser alors des personnes

souffrant d'Alzheimer ou d'amnésie ? Ont-elles cessé d'être elles-mêmes, incapables d'accéder au passé ?

Et si finalement tout change et rien ne subsiste (si ce n'est le changement lui-même), on pourrait voir nos identités (la vôtre, la mienne, celle du lac ou du Rhône) comme des visions de l'esprit ou comme des constructions qui n'ont d'autre réalité que celle qu'on veut bien leur donner, à savoir un nom sur une personne, sur une chose ou un concept. Si tout change et rien ne subsiste, comment alors nommer les choses et les personnes ? Comment les considérer ? Il faut bien un tour de l'esprit pour faire « comme si ». Comme si elles étaient une et permanentes. Nous sommes et nous ne sommes pas.

Cette permanence, c'est celle défendue par un autre présocratique, Parménide, qui soutient au contraire que tous ces changements ne sont que l'apparence d'une réalité unique qui ne change pas.

Une chose est sûre : la prochaine fois que vous nagez dans le lac et que vous admirez de manière méditative les merveilles subaquatiques, vous aurez tout le loisir de méditer sur leur permanence, et sur la vôtre.

AMR GENÈVE

Jazz & musiques improvisées depuis 1973

Venez découvrir
300 soirées musicales
2 festivals annuels
des ateliers, jams & des stages

L'AMR est
Prix spécial
2022 des
Prix suisses
de Musique
décerné par
l'Office fédéral de
la culture

AMR www.amr-geneve.ch - rue des Alpes 10, Genève (Pâquis)



FELDSCHLÖSSCHEN

Morts ou vifs

C'était une nuit froide d'hiver. Le vent balayait le lac tandis que le service de la Buvette avait perdu son rythme effréné et de sa superbe.

N.O-BODY

Les Bains, perdus entre l'obscurité du bout du lac et les lumières du centre-ville, entendaient résonner les bourrasques glaciales et le cliquetis des flots. La convivialité des lieux, si présente l'été, n'était plus vraiment perceptible à cette période de l'année; les arbres décharnés, le givre et la raréfaction des promeneurs avaient sapé, pour quelque temps seulement, l'esprit anachronique de cet îlot balnéaire, niché au cœur même d'un maelstrom de corporations et d'organisations internationales.

Hussein était responsable de l'équipe du soir depuis longtemps. Il avait vu défiler dans cet endroit plus de gens et observé plus de situations que la plupart d'entre nous. Mais il n'était juste pas préparé à celle qu'il allait rencontrer cette nuit-là... Lors d'une de ses rondes de contrôle de la plage côté ouest de l'île, non loin du bâtiment orné du plongeoir de la poésie, il fit la plus macabre des découvertes. Un homme, et un gros, affalé bras en croix sur les planches du nouveau quai des sauveteurs. Allongé de tout son long, immobile, à même le bois.

Dans la pénombre, la silhouette du corps faisait penser à un énorme clochard que la vie aurait fait échouer dans ce lieu déserté pour y mourir... Un *freez* (dites frisson d'horreur incontrôlé et paralysant) parcourut l'échine de notre homme du devoir. Il pensa immédiatement que la fermeture de l'établissement, d'habitude si tranquille, allait très sérieusement se gêner.

Il fallait en être sûr. Mais la simple idée de voir la mort d'aussi près était insupportable à Hussein. Il avait besoin de renfort ! Quelqu'un qui puisse s'approcher du colosse pour vérifier s'il avait réellement perdu la vie... Et qui de mieux désigné que le nouveau venu ? Le Parisien ! Pour faire un petit stage d'intégration sur le thème : « Que faire lors de la découverte d'un macchabée sur son lieu de travail ». Pareil cas devait avoir cours à Paris, certainement plus souvent que dans la Cité de Calvin,

non !? Donc travaux pratiques : « Olivier tu viens avec moi, steuplait ! » dit-il, avant de « pitcher » la terrible découverte aux employés incrédules.

Je lui emboîtai le pas, après avoir décelé en lui un trouble réel et une appréhension non feinte. Il se passait quelque chose de grave et le moins qu'un nouveau pouvait faire, c'était d'assister son supérieur dans toutes les situations... Un corps à terre faisait partie des tragédies possibles que des professionnels de la restauration pouvaient rencontrer au cours de leur carrière.

Bref, ni une ni deux, nous montons les marches menant le long de la rotonde et nous nous dirigeons vers l'endroit où devait se trouver le cadavre d'un gigantesque clochard. Et en effet. Au débouché du bâtiment historique des Bains, sur ce quai éclairé par des lampadaires trop peu puissants, gisait une masse énorme à la forme arrondie, étalée de tout son long, plaquée tel un flan tombé malencontreusement au sol.

Je m'approche prudemment du corps en appelant : « Monsieur?... Monsieuuur? Ça va Monsieur !? » Des questions qu'accessoirement je me pose également à moi-même, face à un possible macchabée... Mais bon. « Monsieur, Mons... » Un visage sort alors de l'ombre, avec un sourire benêt affiché largement sur un faciès inattendu. Il est plus jeune et imberbe qu'on aurait pu le penser au vu de la corpulence du bonhomme entraperçu dans la pénombre.

Après une seconde de surprise, je reprends : « ça va monsieur... !? » Hochement béat de la tête, avant qu'elle ne disparaisse à nouveau dans la masse. À cet instant précis, pas un son ne trahit la scène qui se déroule dans cette inquiétante nuit d'hiver. Je lance un coup d'œil rapide dans la direction d'Hussein, resté en haut de la volée de marches à l'angle du bâtiment. Haussement d'épaules et dénégation de la tête. Au moins, le type n'est pas mort...

Avant de m'éloigner du corps étendu, je découvre quelque chose de bizarre en inspectant le colosse de la tête aux pieds pour m'assurer qu'il ne se vide pas de son sang ou qu'il ne s'est pas cassé quelque chose. Il semble avoir



Dessin Guy Méréat

trois jambes. Non, quatre ! D'ailleurs, ses autres pieds sont à l'envers et... Oh putain, il y a quelqu'un sur le mec !

Des souliers de fille, brillants, plaqués aux jambes de l'homme dépassent de ce qui ressemble à un énorme manteau couvrant tout le haut du corps jusqu'au-dessous des genoux. Quelqu'une est donc montée à califourchon sur ce que l'on pensait être un cadavre de clochard. C'est ainsi que ce joyeux couple reproduisait, à la fraîche, le célèbre jeu du « je t'aime, moi non plus ».

La poésie des lieux reprit immédiatement ses droits au moment même où nous comprenions la situation. Il y avait donc à Genève quelques irréductibles bohémiens qui ne trouvaient rien de mieux, pour se retrouver, que de se planquer sous leurs manteaux dans un endroit public, déserté et glacial afin de repousser un peu plus loin les contraintes matérielles de la misère sexuelle de nos contemporains...

Aaaah, belle jeunesse... Quelle santé, dans la petite mort !

La princesse du verbe intérieur

Dans le cadre du festival Poésie en clown, organisé par la Buvette des Bains du 28 septembre au 16 octobre, une poétesse, ayant assisté à diverses représentations à propos desquelles elle s'est exprimée, a eu l'occasion de se produire en clôture du festival, dans la yourte, lieu des nombreuses manifestations, toutes gratuites.



Photographie Bertrand Theubet

Hélène Nicolas a pour surnom Babouillec, une appellation délicate qui me paraît associée à la petite enfance de cette personne, âgée de 37 ans aujourd'hui. Ce surnom sonne à l'oreille comme un enchaînement de syllabes donnant à l'apprentissage du langage la jouissance des bruits de la bouche en babolant. Il y a aussi dans Babouillec la présence du mot familial bouille, désignant le visage. Or, Hélène Nicolas est une femme autiste apparemment fermée à l'expression sociale autant qu'entièrement ouverte à l'impression intime. Son abord suscite en moi ces deux observations : qu'est-ce que le langage ? qu'est-ce que la physionomie ? Des apparences du prétendu lien, des jugements de valeur sans valeur.

J'ai observé lors de cette rencontre que Babouillec avait laissé choir sa chaussure. Comme Cendrillon qui ne le fait pas exprès en vue de quelque chose. J'ai remarqué que le public était fasciné par la manière dont cette princesse du verbe intérieur assemblait des

lettres comme on le fait au moyen de jeux divers, afin de répondre aux questions qui lui étaient posées ; notamment, à « que voudrais-tu devenir ? », la promise des sœurs qui ignore son sort répond : « hôtesse de l'air ! » Serait-elle un intermédiaire moderne, une Diotime qui intercède ?

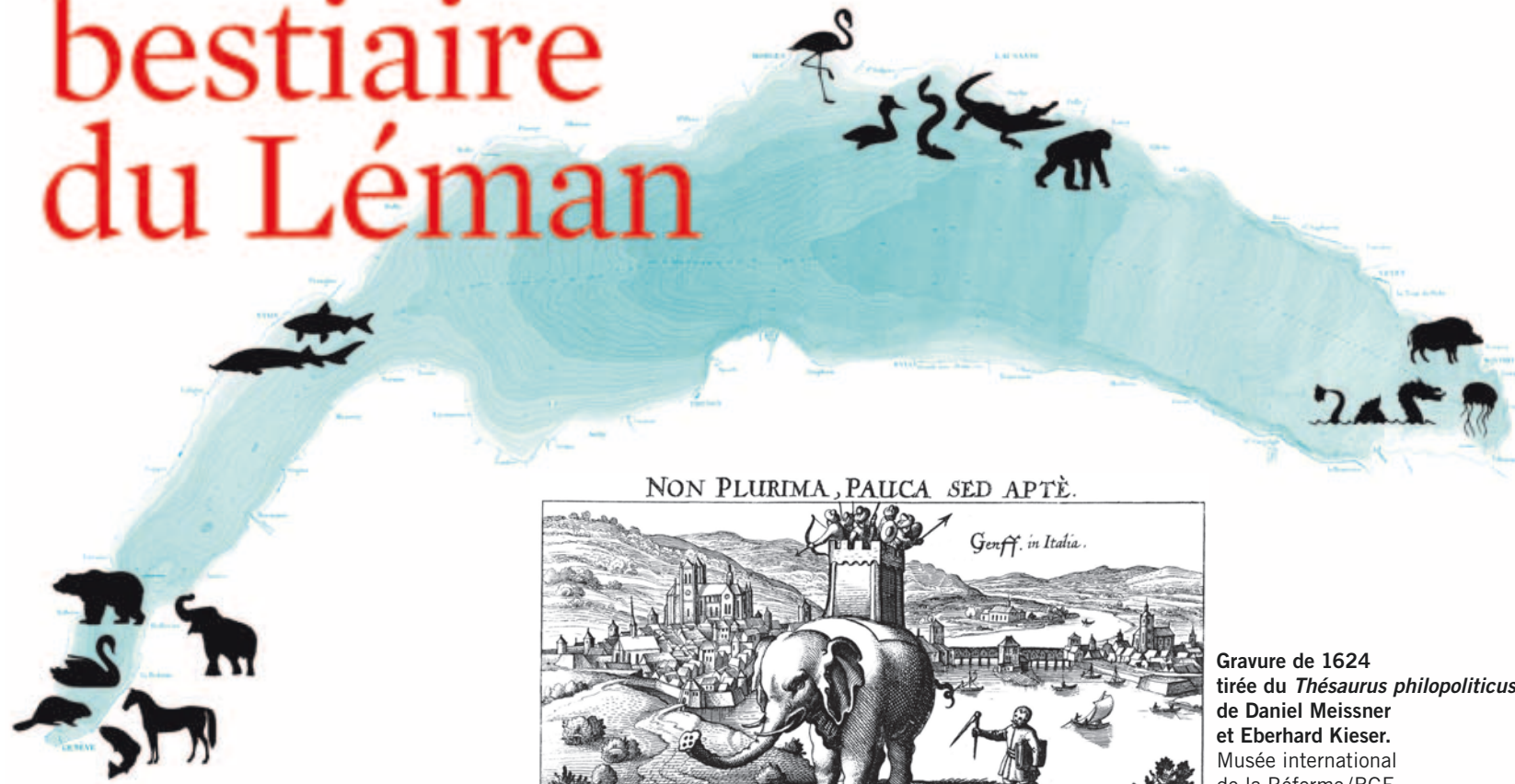
Et, lorsqu'à la fin de la rencontre une expérience de télépathie s'opère, voici que s'accroît la singularité de ce moment d'exception. Les gens n'avaient qu'admiration pour une mère, Véronique, assise à côté de son enfant pour la faire accoucher de sa pensée impénétrable, une maman qui fait sortir sa fille de la nuit en l'entraînant sinon vers la parole communicative du moins vers la sensibilité communicante, c'est-à-dire la clarté intérieure du parler, le logos dans le sens de la substance fécondante précédant le verbe et s'incorporant à lui.

Cendrillon n'a connu alors qu'une foule d'hommes et de femmes, contemporains de la beauté nue, princes charmants confinés sous la tente et convoitant une chaussure.

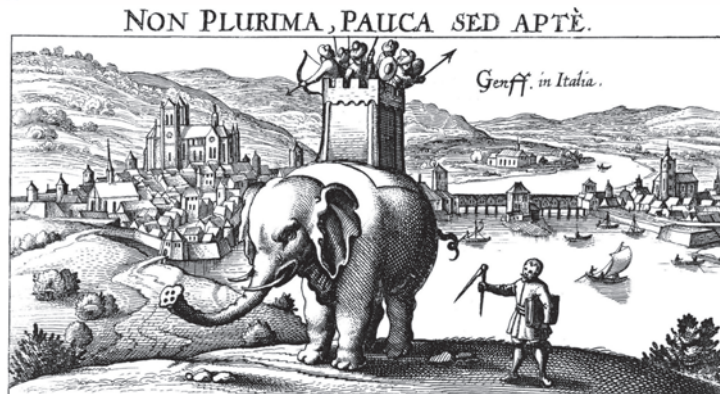
S.A.

Des observations de bêtes remarquables parsèment l'histoire des eaux lémaniques. Un monstre lacustre, un éléphant abattu au canon, un alligator en fuite. La dernière ourse de Genève. Des singes en immersion dans les profondeurs du lac. Un flamand rose désorienté, des sangliers qui traversent le Léman à la nage et des anguilles et sangsues excommuniées. Voici enfin dévoilées les singularités de la faune qui font du Léman une extravagance qui dépasse toutes les réalités. Cette exposition, à découvrir aux Bains du 23 novembre au 28 février, est fortement déconseillée à celles et ceux qui souhaitent continuer à nager sereinement dans le lac.

L'invraisemblable bestiaire du Léman



Graphisme de l'exposition : Florence Chèvre



Gravure de 1624 tirée du *Thesaurus philopoliticus* de Daniel Meissner et Eberhard Kieser. Musée international de la Réforme/BGE

Efficit ars magnum: doctrinae parta labore Corpore in oculi gratia sapè latet.

Castor

Au début du XIX^e siècle, le castor a été éradiqué de nos rives. Il faut dire qu'outre les destructions que ces rongeurs occasionnaient, les Genevois, toujours avides de tout ce qui peut se manger, n'hésitaient pas à les chasser plus que de raison.

D'autant plus encore à carême, puisque le clergé avait classé ces mammifères, de par leur vie aquatique et leur queue recouverte d'écaillés, parmi les poissons.

Le castor fut réintroduit en 1956 par le naturaliste Maurice Blanchet et le grand peintre animalier Robert Hainard, également naturaliste. Il s'agissait d'un castor qu'ils avaient eux-mêmes capturé au sud de la France, dans le Gard. L'époque étant ce qu'elle était, et les mentalités sans doute, ils surnommèrent affectueusement leur protégé «Momo». Il fallut quelque temps et quelques observations après sa réintroduction, pour se rendre compte que finalement, ce cher «Momo» était en réalité une femelle.

Cheval

On connaissait les bateaux mouches. Du nom d'une zone au sud de Lyon sur la rive gauche du Rhône, La Mouche, où on produisait ce type d'embarcations fluviales, tant pour le transport de marchandises que de personnes.

En 1825, à Genève, Edward Church, consul des États-Unis en France, crée le fameux bateau manège. Sorte de catamaran, avec entre les deux coques une roue à aubes mue par quatre chevaux protégés par un large chapiteau. Fort lent évidemment, le bateau empestait le crottin pour la plus grande joie des mouches qui devaient s'y agglutiner.

Pour tous ces désagréments, le bateau manège fut un fiasco financier. Il ira, au rythme d'un escargot, à l'abattoir en 1828. Vendu aux enchères, il finira un temps comme pont d'accès au vapeur *Guillaume Tell*, bateau appartenant au même Edward Church, et qui reliait Genève à Ouchy en à peine 4 heures 30.

Éléphant

C'était une belle tradition, malheureusement disparue en 2015. À l'arrivée du cirque Knie, la parade déambulait en ville avec son incontournable halte au bord du lac pour la populaire baignade des éléphants. Mais Genève a connu d'autres pachydermes, dont celui d'une gravure de 1624 qui, même si elle prétend faire de Genève une ville italienne, symbolise la Rome protestante comme une forteresse inexpugnable.

En 1820, un premier éléphant exhibé place Bel-Air, devenu fou, est canonné.

En 1837, la même histoire se reproduit place Longemalle. Miss Djeck ayant ceinturé de sa trompe et jeté à terre le pasteur Bourrit, l'éléphant sème le chaos dans les rues avant d'être ramenée aux Glacis de Rive, où elle sera tuée trois mois plus tard. Les balles des gardarmes étant inefficaces, c'est donc une fois encore au canon qu'on anéantira Miss Djeck, dont la viande sera vendue à une boucherie de la Corraterie. Quant à l'éléphant de l'éphémère zoo de Saint-Jean (1935-1940) acheté lors de sa faillite par deux paysans qui imaginaient pouvoir l'utiliser aux champs, il sera revendu au cirque Knie et aura certainement participé à la traditionnelle baignade lémanique...

Ours

Des ours sur les bords du Léman? Ils durent être légion à l'époque. Sans parler évidemment des troupes bernoises, que les dessinateurs se plaisaient dans leurs gravures à représenter sous la forme de cet animal. Jusqu'au lac représenté en ours, sans doute par un dessinateur bernois, sachant que le Léman était à cette époque-là sous leur domination.

L'*Encyclopédie de Genève* évoque qu'en 1710, ou en 1720 selon Bernard Lescaze, un ours de taille gigantesque aurait traversé le lac à la nage, entre Sécheron et Jargonnant. Ce dernier se défendit héroïquement mais finit par se faire tuer. Et l'on mangea sa viande, comme il se doit, viande très appréciée des Genevois à cette époque.

Les ours ont tous disparu de Genève, du canton de Vaud ou de France voisine aux alentours des années 1850. Pour l'anecdote, lors de l'Expo 64, un ours noir du cirque Knie fera une plongée dans le mésoscaphe de Piccard.

Recette de saison

Civet de canard sauce aux sangsues

La saison de la chasse battant son plein, ne nous en privons pas. Voici donc l'adaptation d'une recette créole de civet de canard. Les sangsues ne jouant ici que le rôle de lier la sauce, à la façon que l'on fait traditionnellement avec du sang dans nombre de plats de gibier.

Pour l'exotisme, prenez donc un beau canard mandarin que vous aurez tué la semaine précédente et que vous aurez laissé rassir sur plumes durant sept jours dans votre cave. Notez qu'un colvert ou un grèbe font également parfaitement l'affaire.

La veille, il sera l'heure de mettre vos bottes et d'aller pêcher une grosse carpe ou une brème; deux variétés de poissons généralement recouvertes de sangsues lacustres. Arrachez une vingtaine de ces hirudinées que vous mettrez ensuite au congélateur jusqu'au lendemain. Les cordons-bleus n'hésiteront évidemment pas à ramener la carpe chez eux et à la faire dégorger vivante dans leur baignoire durant quelques jours avant de la cuisiner, à la juive par exemple.

Pour la marinade, jetez pêle-mêle dans un litre de gamay de bon aloi deux gousses d'ail, des échalotes émincées, une carotte pareillement tranchée, thym, laurier, coriandre en grain, un ou deux

piments, du curcuma et deux clous de girofle. Démantibulez la bête après l'avoir plumée et mettez les morceaux à mariner. Cela étant fait, vous pouvez regarder votre série préférée ou lire un livre de recettes et aller vous coucher jusqu'au lendemain.

Le jour même, égouttez les morceaux du volatile, faites-les revenir à feu vif quelques minutes dans de la graisse de canard pour les dorer joliment. Remettez le tout avec la marinade dans une grande cocotte en fonte et laissez cuire à feu doux deux bonnes heures. Pendant ce temps, sortez du congélateur les sangsues, emballez-les dans une étamine et ajoutez-les, pour la dernière demi-heure de cuisson, avec un décilitre de verjus afin d'éviter que le sang ne caille. N'oubliez évidemment pas de retirer l'étamine avant de servir. Voilà, vous obtiendrez ainsi une sauce bien liée et onctueuse.

Ne reste plus qu'à vous régaler. On peut servir ce civet avec un accompagnement traditionnel de chasse ou, pour rester dans l'exotisme, imaginer un gratin de chayottes, une fricassée de brèdes, une purée de manioc ou de patate douce, avec une banane plantin confite au rhum brun.

Le chef



DESSIN HERRMANN

Le chantre des Bains

Tout l'été, il a chanté, avec une constance qui force le respect. Sur le coup de midi, sa voix soudain s'élève sur les Bains. Une voix juste, pleine et bien timbrée. Résonne alors, par-dessus les serviettes de plage et les tablés de la buvette, une rengaine chantée a cappella ou accompagnée d'une bande son qui tourne rond. Encore un petit refrain, et puis c'est tout. Mission terminée pour Pablo. Mais pour celles et ceux qui l'ont entendue, ce n'est que le début. La ritournelle s'est insinuée dans leur tête pour ne plus en sortir, et les voilà partis pour roucouler des heures durant des airs de Julio. Tel est l'effet contagieux du chantre des Bains...



Photographie Fausto Pluchinotta

FRANÇOISE NYDEGGER

Ce tour de chant estival l'a fait connaître du plus grand nombre. Tout le monde l'a vu, un jour ou l'autre, tenir le micro de la rotonde pour pousser la chansonnette, en se demandant bien qui se cachait derrière ces lunettes noires de crooner. Eh bien derrière ces lunettes noires incognito se trouve Pablo-Manuel Villarreal. Ou simplement Pablo, comme on l'appelle ici.

Et qui est Pablo? La présentation de ce quadragénaire avenant ne saurait le réduire au seul bon usage de ses cordes vocales, même si la voix exprime généralement beaucoup de soi. C'est que le chant n'est chez lui que la face visible de l'iceberg. Sa personnalité est faite de multiples facettes qui se découvrent au fil du temps et des rencontres.

À première vue, ce que l'on sait de lui tient en ces quelques observations. On le voit parfois s'activer derrière le comptoir de la buvette pour servir les plats du jour ou tenir des conversations dans une multitude de langues. Ses collègues disent d'ailleurs de lui qu'il n'a pas son pareil pour faire des imitations avec tous les accents possibles et imaginables. Il nage chaque matin en eau vive, été comme hiver. Il joue fort bien du violon, comme ont pu le constater certains privilégiés, et anime aussi les cafés-philos. Enfin, on sent le bonhomme à l'aise aussi bien en poncho rouge en laine des Andes qu'en complet-veston ou

en maillot de bain. L'homme est complexe, donc.

D'où vient-il? Pablo est né en 1974 en Belgique où ses parents, étudiants, se sont rencontrés. Son père, économiste, a vu le jour en Colombie et sa mère, archéologue et historienne de l'art, est mexicaine. Pablo est le deuxième d'une fratrie de six enfants, une position qui forme très tôt à l'écoute de l'autre et à la diplomatie. Très tôt aussi, il baigne dans un milieu culturel ouvert au monde: la famille s'épanouit dans le Grand béguinage de Louvain, sorte de village où vivent étudiants, assistants et professeurs de cette ancienne université catholique d'Europe, fondée en 1425. L'enfant grandit en compagnie d'amis de toutes les nationalités. Ses copains sont aussi bien coréens que japonais, nigériens, américains ou argentins. «Mais on s'engueulait toujours en flamand!» précise-t-il.

À l'évidence, le garçon a des dispositions pour les langues. Aujourd'hui il maîtrise couramment cinq langues parlées et écrites, français, espagnol, allemand, anglais et néerlandais. À quoi s'ajoute l'italien, qu'il prétend ne pas savoir écrire tout à fait correctement. Il s'intéresse en plus au russe et chante du grec en latin. Excusez du peu! Pourtant, après sa maturité à la Deutsche Schule, ce polyglotte n'étudie pas les lettres mais les sciences politiques à l'Université libre de Bruxelles, où il décroche encore un master en relations internationales. Tout semble destiner Pablo à une belle carrière en politique internationale. Mais c'est sans compter avec le

choc que lui procure les dessous de la guerre du Golfe. Ses convictions humanistes sont sérieusement ébranlées. Il se lancera plutôt dans la diplomatie.

Pendant ses longues études, ce débrouillard a toujours travaillé pour assurer son indépendance financière. Le voilà à 16 ans officiant comme téléopérateur pour une enquête sur la vie sexuelle des Belges... Un grand moment! À sa maturité, grâce à sa maîtrise des langues, il est engagé les fins de semaine et les vacances comme accompagnateur de trains internationaux au départ de Bruxelles. Pablo, chef de wagon! Une école de vie incroyable où le jeune homme découvre la force de l'uniforme, les capitales européennes et les lieux de villégiature, ainsi que les petits travers des passagers comme des douaniers.

On ne sait pas si c'est en train qu'il débarque en 2007 à Genève. Toujours est-il que le trentenaire vient y travailler pour la Mission du Royaume de Belgique auprès des Nations Unies. Les bureaux se trouvent square du Mont-Blanc, à quelques pas des Bains des Pâquis qu'il découvre à cette occasion. Mais il ne s'éternisera pas dans cette mission diplomatique. Suivront des années variées au niveau professionnel, puisqu'il travaille comme responsable de la clientèle européenne d'une grande société et lance ensuite «Réseau entreprendre» qui réunit un cercle de passionnés accompagnant gratuitement des créateurs d'entreprises. Pendant ce temps, les fins de semaine, il rend visite à ses amis à travers l'Europe. On vient alors le chercher pour s'oc-

cuper d'une fondation culturelle en lien avec le Vatican, ce qui lui permet de voir le siège de l'Église catholique romaine de très près. Pablo dirige ainsi une équipe de quarante personnes qui participent activement aux Journées mondiales de la Jeunesse, réunissant des millions de fidèles en juillet 2013 à Rio. C'est là qu'il rencontre le pape François pour la première fois. La dernière en date remonte à deux semaines seulement.

Il revient pourtant au monde économique en devenant conseiller en direction d'entreprises, spécialisé en leadership, ce qui le fait voyager en Europe, sur le continent américain et en Afrique du Nord pour épauler des cadres qui occupent des fonctions dirigeantes. En six langues. Mais il s'investit tant dans ce travail, pendant cinq ans, qu'il finit par craquer, juste avant la pandémie. Les Bains deviennent alors sa bouée de sauvetage. Il s'y reconstruit, jour après jour, en prenant enfin du temps pour lire et méditer, dans un lieu à dimension humaine, entouré d'eau. Il y fait de belles rencontres.

Et quand il se sent rasséréné, il commence à s'impliquer dans la vie de ce lieu, à côté de ses autres occupations. C'est ainsi qu'il peut passer sans transition des ors du Vatican à la cabane à fondue des Bains. Le contraste ne lui fait pas peur. Au contraire, il s'en délecte. C'est la vie, dans toute sa variété et sa richesse. Pour peu, il en ferait une chanson qui résonnerait loin à la ronde, par-dessus les serviettes de plage et les tablés de la buvette. Quelle voix, ce Pablo!



Cédric Marendaz

Nage de nuit aux Bains des Pâquis

“Don’t shut the swimmer!”

THIERRY MERTENAT

Le réchauffement climatique et ses « anormales » saisonnières n’arrangent pas les affaires des « givrés » en eau froide. Alors, pour continuer à entraîner leur épiderme frustré, ils et elles filent en altitude nager dans les lacs de montagne. Cet exil forcé touche à sa fin. Retour en plaine aquatique, à l’horizontale d’une jetée qui, à sa manière, échappe aux chaleurs automnales.

Sa manière est nocturne. Pour fuir le soleil, on attend qu’il se couche. Le passage à l’heure d’hiver permet de gagner du temps. Voici donc le retour providentiel des sessions de nage de nuit au pied du phare des Bains des Pâquis. Sixième édition. Succès garanti. Offre exclusive : le seul plan d’eau sécurisé à la belle étoile dans le calendrier aquatique.

Une guirlande de led sert de ligne d’eau lumineuse, une bûche finlandaise indique la nage à suivre, 170 mètres de brasse douce, de crawl pour les plus sportifs, bref d’immersion en mouvement et – c’est recommandé – en bande solidaire. On se parle en nageant dans la nuit, histoire de garder la tête hors des peurs et des mauvaises pensées.

La récompense ? En deux moments humainement chaleureux. D’abord, un brasero apéritif, avec thé chaud, biscuits et chocolat. Un poste de ravitaillement avancé si l’on préfère,

assez genevois dans sa déclinaison frugale. Le tout escorté d’un tapis sonore qui fait voyager jusqu’en Jamaïque. Le reggae est ici la musique préférée du nageur de nuit. *“Don’t shut the swimmer!”*.

Après quoi, on passe en salle de fondue, en ayant pris soin de réserver sa table. Ce caquelon pour tous ramène à la montagne. La descente du phare est la version citadine du ski de randonnée à la lampe frontale. Les adeptes, souvent, pratiquent les deux disciplines. D’anciens coureurs à pied repentis, des sportifs d’élite qui ont renoncé à se faire du mal.

Mais surtout, et en nombre exponentiel, des amateurs qui veulent se faire du bien. Ils et elles ont noté les dates dans leur agenda. Elles figurent sur l’affiche nyctalope de l’illustrateur Cédric Marendaz. La première est déjà passée, il en reste cinq jusqu’à la fin de la saison hivernale. La plus dure tombe en février.


Là, les « givrés » seront les rois du lac. Ils ont commandé la neige, la pierre gelée et une eau à 5 degrés. On viendra les applaudir comme à chaque fois. Les confesser aussi au sortir de l’eau, après les avoir écoutés mettre des mots impubliables sur leur effort immersif, ce moment d’intense communion avec soi-même, qui rapproche et brouille à la fois, où la question du « genre », si souvent débattue, ne se pose plus. La nage de nuit, en plein hiver, c’est vraiment magique.




15 octobre Anna Byskov — **22 octobre** Fabienne Radi — **12 novembre** La Belle Compagnie, lecture coquine par divers.ses auteurs.es — **26 novembre** Lou Golaz, Alix Henzelin, Eliot Sidler — **3 décembre** Solal — **17 décembre** Ludiane Pivoine — **14 janvier** Lecture Patrice Mugny & musique Matteo Zimmermann — **21 janvier** Blaise Oberson — **4 février** Djemâa Chraïti — **18 février** Gilles Furtwängler — **4 mars** Yanis Laforge — **18 mars** Sibylle Monney — **1^{er} avril** Dominique Berlie lit Tristessa de Kerouac, musique de Maroussia Maurice & Etienne Froidevaux — **15 avril** Haïkus de MaL & chants lyriques de Doris de Lys — **29 avril** Lecture de Sophie Parlatano & musique de Thierry Clerc — **13 mai** Daniele Morresi — Et quelques autres lectures imprévues...

BAINS D'HIVER JUSQU'À MI-MAI 2023

BAIGNEURS D'HIVER

 L'AUBP met à disposition des vestiaires communs avec douches, toilettes et sèche-cheveux. Ouvert de 9h à 20h30. Entrée: 2 francs. Un bracelet électronique sera prêté contre une caution. Le bracelet ouvre également le vestiaire dans la zone polo. Abonnement pour la saison d'hiver: 50 francs. AVS/AI/étudiants: 30 francs. Enfants: 20 francs. Coupe de Noël, valable jusqu'à mi-décembre: 30 francs. Autres informations sur aubp.ch


SAUNA, BAIN TURC, HAMMAM

 Ouvert tous les jours de 9h à 21h30 (dimanche dès 8h)
Mardi: journée réservée exclusivement aux femmes. Mixte tous les autres jours. Les Bains des Pâquis mettent à disposition
- 2 saunas mixtes
- 1 bain turc mixte
- 1 hammam mixte
- 1 hammam réservé aux femmes
Tarif d'entrée: 22 francs (sauna, hammam et bain turc).
Tous les lundis: 15 francs pour tout le monde. Abonnement 11 entrées: 170 francs.
Deux grandes serviettes obligatoires (location possible à 5 francs pièce).
tél. 022 732 29 74

FULL MOON SAUNA


sauna ouvert jusqu'à minuit les soirs de pleine lune (mardis réservés aux femmes)
mardi 8 et mercredi 9 novembre 2022
jeudi 8 décembre
samedi 7 janvier 2023
dimanche 5 février
mardi 7 et mercredi 8 mars
jeudi 6 avril
vendredi 5 mai

LA BUVETTE DES BAINS

 Dès 7h du matin, venez contempler le lac et ses couleurs au coin d'un fourneau à bois, laissez-vous tenter par la magie d'une cuisine joyeuse à midi et profitez d'un retour aux sources avec une excellente fondue au Crémant, à déguster de midi à 23h. Horaires: de 7h à 23h
Réservation recommandée pour la fondue: tél. 022 738 16 16


« Anniversaires pirates »:
sardine.crochet@gmail.com 078 751 65 10

MASSAGES


 Des masseurs et masseuses professionnelles vous proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif: séance de 50 minutes à 70 francs
Horaire: de 8h à 21h tous les jours, du 1^{er} janvier au 31 décembre.
Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 de 9h à 12h les lundis, mercredis et vendredis ou sur le site www.massagesbainsdespaquis.ch

TAÏ-CHI

 Octobre à mai: tous les dimanches de 10h à 11h. Cours ouverts à tous – offerts par les Bains – sans inscription. En cas de pluie ou de vent: abri côté bistrot

YOGA

 Octobre à avril: tous les samedis de 10h à 11h. www.natachafaitduyoga.ch



AVS 21, DÉBUT DES ENTRAÎNEMENTS DE LA NOUVELLE GÉNÉRATION POUR TENIR JUSQU'À L'ÂGE DE RETRAITE

JULIETTE HAENNI

EXPOSITIONS

 du 23 novembre au 28 février (voir page 36):
L'INRAISEMBLABLE BESTIAIRE DU LÉMAN

du 7 novembre à fin janvier:
LABYRINTHES
une exposition de la Fondation Martin Bodmer

du 1^{er} au 31 mars:
CLAP SUR LÉMAN (III)
avril:
LES PIERRES DE LA JETÉE, DU JURASSIQUE À AUJOURD'HUI

mai:
DANSE ET LITTÉRATURE

juin:
INTERPHOTO


DIMANCHE 13 NOVEMBRE

 **CAFÉ PHILO À 10 h**
Grégoire Bouiller


APÉROS POÉTIQUES sous la yourte

 selon programme page 38
&
SAMEDI 11 FÉVRIER À 11 h
Vincent Gillioz

LES JEUDIS 10, 17 ET 24 NOVEMBRE

 **SCULPTURE INVISIBLE**
Atelier d'écriture pour malvoyants et voyants de 9h30 à 11h30 sous la yourte.
Inscriptions: sculptureinvisible@gmail.com

SAMEDI 17 DÉCEMBRE À 20 h

 **JOSEFA & HÉLOÏSE, COMPAGNIE MÔES**
spectacle sous la yourte

DIMANCHE 18 DÉCEMBRE À 18 h 30

 **REQUIEM POUR MES FRÈRES SÉPHARADES**
spectacle sous la yourte
chant lyrique Doris de Lys
texte Philippe Constantin

POUR TOUTE INFORMATION
www.bainsdespaquis.ch



facebook et instagram

.....
Écrivez-nous!

Journal des Bains
Quai du Mont-Blanc 30
1201 Genève
journal-des-bains@aubp.ch



JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP
Association d'usagers des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Serge Arnaud, Florencio Artigot, Fanny Briand, Armand Brulhart, Philippe Constantin, Joseph Incardona, Eden Levi Am, Guillaume Briquet, Maya Chahine, Marc Hottinger, Kalonji, Dora Kiss, Katharina Kreil, Aloys Lolo, Cédric Marendaz, Thierry Mertenat, Arthur Miffon, Fanny Modena, Cécile Monnier, N.O-Body, Frédéric Ottesen, Aud Ramos, Rosine Schautz, Tina Schwizgebel Wang, Stéphanie Stiernon, Pere Valera, Eric Vanoncini, Sylvie Wozniak, Buster Yañez

Conception graphique
Pierre Lipschutz, promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Vicky Althaus, Augustin Baas, Jean-Luc Babel, Pascal Baumgartner, Jenny Bergerat, Andrea Bonnet, Charles Bonnet, Guillaume Briquet, Maya Chahine, Florence Chèvre, Michel-Félix De Vidas, Bernard Félix, Lionel Gauthier, Laurent Guiraud, Fanny Gyorgy, Juliette Haenni, Gérald Herrmann, Marc Hottinger, Kalonji, Dora Kiss, Katharina Kreil, Aloys Lolo, Cédric Marendaz, Thierry Mertenat, Arthur Miffon, Fanny Modena, Cécile Monnier, N.O-Body, Frédéric Ottesen, Aud Ramos, Rosine Schautz, Tina Schwizgebel Wang, Stéphanie Stiernon, Pere Valera, Eric Vanoncini, Sylvie Wozniak, Buster Yañez

Publicité
Philippe Constantin journal-des-bains@aubp.ch
Impression
CIL Centre d'impression
Lausanne SA

Tirage:
5000 exemplaires

© 2022, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution: été 2023
Délai rédactionnel: 21 mars 2023

Toutes les éditions du *Journal des Bains* sont disponibles en pdf sur aubp.ch



KALONJI